

LE DEVOIR CULTUREL

Montréal, samedi 21 février 1987

Dîner pour gens d'affaires
Restaurant LA FONDERIE
 10145, la jeunesse
 Montréal
 Rés.: 382-8234

PLUME

□ Écrire pour sauver sa peau



Photo Jacques Grenier

Plume Latraverse : « J'avais pas envie de devenir un vieux chanteur poigné avec son image... »

NATHALIE PETROWSKI

C'EST Plume qui avait choisi l'endroit : la célèbre taverne sans nom au coin de Rachel et Saint-Hubert, que les plus perspicaces ont rebaptisée « la taverne Verres-Stérilisés », à cause de l'enseigne au néon qui pendouille à la porte. J'y suis arrivée à l'heure. Plume, comme de raison, n'était pas là. Son retard faisait partie de la mise en scène : obliger le journaliste à la recherche d'authenticité à apprivoiser les lieux où l'écrivain avait écrit une partie de sa première œuvre romanesque, *Contes gouttes*, commencée à Paris en septembre 85, terminée en février 86 à la taverne des Verres-Stérilisés et parue cette semaine chez VLB.

La journaliste s'est assise seule à une table bancale et s'est mise à mariner stoïquement dans son jus en compagnie des mâles solitaires autour qui nageaient lentement dans l'océan de leur bière. L'endroit était sinistre. En raison de l'heure de la journée — trois heures d'un après-midi mou et morne — tout était parfaitement immobile : la table de billard abandonnée à son triste sort, l'ivrogne qui gueulait à travers son verre au fond de la salle, la télé accrochée au plafond et jouant en sourdine comme musique d'accompagnement au silence des conversations, le serveur en costume folklorique, adossé contre l'abreuveur au cas où la soif viendrait terrasser une autre victime.

Plume a franchi la porte en flottant, longue silhouette en jeans et veste de cuir, le cheveu court, la barbe rasée. Je ne l'ai pas reconnu sur le coup. Une aura d'anonymat lui collait désormais aux talons et le faisait presque ressembler à l'écrivain invisible qu'il cherche à devenir. Il s'est commandé deux verres stérilisés en expliquant qu'il avait perdu l'habitude de boire pour cause d'overdose. Il les a bus lentement mais en attaquant immédiatement le fond du problème. À savoir pourquoi écrire quand on s'appelle Plume Latraverse et qu'on pourrait passer sa vie à traverser les miroirs du showbiz sans jamais avoir à changer de disque ni d'image.

« Pourquoi écrire ? », demande l'écrivain rangé, que la bière ne

Suite à la page B-7

JEAN ROYER

ROGER GRENIER vient de faire paraître le plus beau livre qu'on pouvait écrire sur Albert Camus. Il définit comme une « biographie intellectuelle » son ouvrage, qu'il a intitulé *Albert Camus, soleil et ombre*. Ces 300 pages d'intelligence et d'amitié composent, en effet, un adieu à l'homme et une introduction à l'œuvre, qui reste une des plus hautes de notre siècle et continue de nous concerner.

« Pour moi, écrire ce livre, c'était avant tout payer une dette, me dit Roger Grenier. Certes, l'homme avait beaucoup de charme et tout le monde y était sensible. Moi, je lui dois beaucoup. Il a fait de moi un journaliste. Dès que j'ai écrit un livre, il l'a publié dans sa collection "Espoir". Tant qu'il a vécu, c'est lui qui s'est occupé de mes livres chez Gallimard. Je lui dois énormément. »

Aujourd'hui, le jeune journaliste que Camus avait rencontré dans la Résistance puis fait entrer à *Combat* est devenu, depuis 1964, membre du service littéraire de Gallimard, où il siège au comité de lecture. Roger Grenier est aussi devenu l'écrivain d'une vingtaine de livres inoubliables : essais, romans et recueils de nouvelles. Son plus récent ouvrage de fiction est un court roman, *Le Pierrot noir*, qui met en scène des personnages défaits par le temps perdu et dans la séparation, non seulement des autres mais aussi d'avec eux-mêmes. On reconnaît chez Roger Grenier le regard d'un écrivain qui ne se laisse pas déjouer par les illusions faciles et qui, d'une voix personnelle, témoigne de la destinée humaine. Une tendresse vitale parcourt ses livres.

L'homme qui se tient devant moi est modeste et discret. Pas un mot plus haut que l'autre et, par moments, seul le silence soutient son regard comme réponse à mes questions. J'ai l'impression que je suis en train de devenir un des personnages de son prochain roman ! Roger Grenier vous regarde comme un homme qui est toujours en train d'enquêter sur la vie.

Son travail sur Camus, il l'a amorcé il y a quelques années. Pour un album biographique dans « La Pléiade », puis pour l'édition

Suite à la page B-7

ROGER GRENIER

□ Le plus beau livre sur Camus



Photo Jacques Grenier

Roger Grenier : Albert Camus « ne pouvait se contenter d'être un artiste... »

Au 10e Festival mondial du cirque de demain « Entrez, entrez sous le grand chapiteau... »

PAUL CAUCHON

PARIS — « Le cirque, c'est la cristallisation de tous les rêves. Les rêves physiques, les rêves de folie, les exploits, les rêveries poétiques. Le cirque, c'est la piste enchantée, où sont permis les plus beaux voyages. »

Raymond Devos est assis sur une vieille caisse, en coulisse. Nous sommes dans la pénombre, à travers les échafaudages. Devos lève la tête et me montre, d'un grand geste, le sommet du chapiteau : « Et puis là-haut, c'est le ciel, et les artistes sont accrochés au ciel, comme des étoiles. »

Devos n'était qu'un des nombreux spectateurs qui ont visité, du 4 au 10 février, le grand chapiteau du Cirque Gruss à Paris, au parc de La Villette. À l'occasion du 10e Festival mondial du cirque de demain, le chapiteau était quasi plein tous les soirs.

Le Cirque du Soleil présentait, lors de ce festival, trois numéros qui se sont rendus en demi-finale, et remportaient en finale une médaille de bronze pour un numéro où l'on s'entassait à 10 sur un bicyclette. Invité à suivre leurs péripéties à Paris, j'ai assisté pendant une semaine aux performances les plus fabuleuses.

Oui, mesdames et messieurs, j'ai vu des Chinois entasser des chaises jusqu'au plafond du chapiteau et s'accrocher là-dedans avec le sourire, des jongleurs lancer dans les airs les objets les plus bizarres. J'ai vu des chiens boxers disputer une vraie partie de soccer. J'ai vu une contortionniste punk allumer une cigarette avec ses orteils, une trapéziste effectuer de folles envolées sans filet au son d'une sonate de violoncelle, un jeune Russe débouler d'une corde accroché à 30 pieds dans les airs. J'ai vu la Bulgare

Despina, 14 ans, battre officiellement le record Guinness de « houlahop » en swignant 71 cerceaux autour de sa taille.

Et puis, au moment où vous criez « Grâce ! » arrive toujours quelqu'un d'autre avec une pirouette qui fait reculer les limites humaines. Comme ces deux Portugais, les frères Chen, qui ont effectué des contorsions que je n'essayerai pas de vous décrire, puisque vous ne me croiriez pas.

Ce festival est présidé par Dominique Mauclair, directeur commercial de Walt Disney-France, et sa femme Isabelle s'occupe de l'organisation générale. « Il y a 10 ans, explique-t-elle, nous voulions créer un festival pour les jeunes, parce qu'on sentait qu'il se passait quelque chose de nouveau. »

Ouvert aux artistes de moins de 25 ans, le festival est maintenant consacré comme celui d'une relève très talentueuse. Une vingtaine de pays y envoient 120 artistes présentant 40 numéros. Le festival est suivi par des propriétaires de cirques ou de grands cabarets du monde entier. Pour sa délégation, la Chine effectue même une sélection nationale. Le jury est formé de directeurs de cirque de tous les pays participants, et, derrière les rideaux clos, de véritables enjeux politiques ont cours, alors que les pays de l'Est tenteront quelquefois de voter en bloc pour un numéro moins coté.

Pendant ce temps-là, les Chinois répètent qu'ils y vont pour apprendre... alors que leurs incroyables numéros, forts d'une tradition d'acrobatie de 20 siècles, raflent toutes les médailles.

Dans ce festival de l'imagination et de la recherche, « je remarque que, depuis trois ou quatre ans, l'apport du théâtre est essentiel, explique Isabelle Mauclair. On sent que tous les artistes ont fait de la cho-

régraphie, ont appris à se costumer, se maquiller ». Même les Russes dansent sur des rythmes vagues disco, alors qu'un clown américain, mieux informé, fait son entrée avec Tom Waits.

On n'a absolument aucune idée, au Québec, des passions que le cir-

que peut déchaîner. Il faut comprendre que la tradition européenne du cirque est glorieuse. Le cirque suisse Knee, considéré par plusieurs comme le meilleur en Europe, en est à sa septième génération. Le cirque Médrano, qui était situé près de la butte Montmartre à

Paris jusqu'en 1963, fut fréquenté par les Toulouse-Lautrec, Degas, Modigliani et Jean Cocteau, qui le célébrèrent dans leurs œuvres.

Tous les grands artistes s'intéressèrent au cirque, au 20e siècle. Probablement parce que le corps y était véritablement mis en scène et sur scène. Le cirque permet toutes les audaces, sorte de catalogue des mythes sur la beauté des corps souples, dénudés et musclés (avec les modes « physiques » qui se succèdent depuis 10 ans, de la danse « aérobique » au *body-building*, il ne faut pas s'étonner qu'une toute nouvelle génération renouvelle le cirque).

Le cirque, c'est aussi la célébration de la force, du courage, un des seuls lieux où l'on peut encore assister à des performances physiques téméraires, où l'odeur de sueur et de fauves enflamme les sens émoussés par notre environnement aseptisé.

La plupart des grands cirques actuels sont aux mains de familles qui se transmettent leurs secrets d'une génération à l'autre. Gardiens d'une tradition qui peut ainsi survivre, ces clans familiaux bloquent, cependant, l'évolution du cirque et son adaptation aux réalités actuelles. D'où des batailles épiques : contre le gigantisme américain et la surenchère acrobatique, plusieurs prônent le dépouillement, le merveilleux et la poésie pour retrouver la fraîcheur première.

Avec le Festival international du cirque de Monte-Carlo, par exemple, nous changeons de registre. Le festival de Monte-Carlo existe depuis 12 ans, et il avait lieu cette année juste avant celui de Paris.

J'y ai également assisté. Le gala de clôture est présidé par Son Altesse sérénissime le prince Rainier. Dans la loge princière, Guy Des Cars voisine Drucker, Cary Grant était un assidu, et la foule offre une

mer de luxueuses fourrures. Le festival décerne des « clowns d'or », sorte d'équivalents des Oscars. Le prestige des bonnes œuvres à leur summum : à l'hôtel Loews-Monte-Carlo, où logent les artistes et les invités, Ferrari et Mercedes se pressent à la porte et les vieilles rombières italiennes sur le retour, couvertes de bijoux, consentent à lever les yeux sur vous dans l'ascenseur, avant d'aller flamber quelques milliers de dollars au casino.

Cela n'empêche pas le festival d'être spectaculaire. Le gagnant du « clown d'or », un dompteur italien, faisait asséoir et saluer 10 tigres en même temps et en parfaite harmonie.

Monte-Carlo est garant de la tradition, Paris tente de rassembler les forces nouvelles. Mais, dans d'autres pays européens, le cirque attire encore un public fanatique. En Allemagne, par exemple, le cirque Roncalli, créé il y 10 ans, remplit ses salles avec un « public d'écolos, alternatif, près des Verts ».

C'est ce que Frédéric Bollmann m'explique. Ce Suisse est incollable sur l'histoire des cirques mondiaux. « Ce que j'aime le plus, dit-il, c'est d'arriver aux répétitions, de regarder dans les coulisses, de regarder les artistes se préparer. » Il est devenu ami de plusieurs artistes et agit même comme intermédiaire en dénichant quelquefois des contrats pour eux. Bollmann dirige une maison d'édition spécialisée (La Gardine), collectionne des programmes, et préside l'Association des amis du cirque, qui regroupe 600 membres, des fanatiques comme lui. Un des membres passe ses temps libres à construire des maquettes géantes de chapiteau. Bollmann, lui, a assisté à 43 specta-

Suite à la page B-5



L'affiche du 10e Festival mondial du cirque de demain, signée Desclozeaux.

ROGER MAGINI
 SAINT COOPERBLACK

ROGER MAGINI SAINT COOPERBLACK

● Chaque récit analyse, avec perspicacité, les rapports du Moi au monde. Et tout cela est écrit d'une main de maître. En lisant ces nouvelles, on pense à Kafka et à Borges. Et, en plus, cet écrivain a un style bien à lui.

Guy Ferland, *Le Devoir*

LES HERBES ROUGES NOUVELLES

CORRIVEAU/DE BELLEFEUILLE À DOUBLE SENS

● Voilà donc la modernité au centre d'un singulier débat épistolaire entre deux écrivains qui, à partir d'une quarantaine de lettres, discutent de l'activité et de l'actualité littéraires.

● Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la modernité et que vous n'avez jamais osé demander.

DIFFUSION:
 QUÉBEC LIVRES

À DOUBLE SENS
 ÉCHANGES SUR QUÉBEC, MONTREAL, MONTRÉAL



LE DEVOIR CULTUREL

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

L'édition littéraire en santé — Il s'est publié 649 titres de textes de création littéraire en 1985, selon les dernières statistiques de la Bibliothèque nationale. L'édition littéraire est la plus nombreuse, après celle qui concerne le droit et l'administration (829 titres). Si l'on exclut les brochures, il s'est donc publié 453 livres de fiction littéraire en 1985, auquel chiffre il faut ajouter les essais et les livres d'histoire pour savoir qu'au Québec il se publie environ 1,000 titres d'intérêt littéraire par année.

Pour 1985, on compte un total de 6,241 publications, dont 3,913 livres et 2,328 brochures (de moins de 48 pages). Parmi les catégories qui ont bénéficié d'une augmentation remarquable, il y a lieu de signaler l'économie domestique (140 titres en 1985 contre 119 en 1984) et les mathéma-

tiques (174 titres en 1985 contre 119 en 1984). Les manuels scolaires connaissent aussi une vitalité nouvelle après le creux de 1983 (496 titres en 1985 contre 372 en 1984). Notons, enfin, que 39 nouveaux journaux ont été mis en circulation en 1985, soit 21 de moins que l'année précédente, tandis que 1,413 autres périodiques ont vu le jour, par rapport à 1,277 en 1984 (une augmentation de 13,8%).

Albert sans Claude — Malgré certaines rumeurs, l'émission de Quatre Saisons sur les livres ne disparaîtrait pas mais serait présentée dans une nouvelle formule. Ce qui est certain, c'est que l'animateur Claude Jasmin quitte l'émission à la fin du mois. Quatre Saisons, aux dernières nouvelles, cherchait un nouvel animateur. Albert Martin resterait le re-

cherchiste de l'émission pour les productions SDA à qui Quatre Saisons a confié cette série d'émissions sur le monde des livres. Cependant, il faut dire que Guy Fournier, remercié de Quatre Saisons lundi dernier, n'avait pas renouvelé le contrat pour la série avec SDA. Ce sera à son successeur d'agir.

Notons que, dans le dernier numéro du magazine *Livre d'ici*, l'éditeur Jacques Thériault se prononce en faveur du maintien de cette émission, avec « un animateur à sa mesure ». En effet, *Claude, Albert et les autres* reste la seule émission de la télévision professionnelle consacrée entièrement aux livres. Ce n'est certes pas un luxe pour une société où l'industrie du livre réussit à publier environ 4,000 titres par année, dont 1,000 d'intérêt littéraire. On peut, d'ailleurs, se demander si les autres réseaux — Radio-Canada, Radio-Québec et Télé-Métropole — ne manquent pas à leur mandat en ne plaçant pas à l'horaire une émission entièrement consacrée au monde du livre. Le prétexte d'un trop petit réservoir de ressources ne tient plus, si

l'on regarde ce qui se passe dans l'industrie du livre et dans la littérature québécoise.

La Bascule bascule — Le Regroupement des auteurs-éditeurs autonomes (RAEA) a décidé de cesser ses activités et, par le fait même, la publication de sa revue *La Bascule*. Le président du RAEA, Michel Pirro, explique, dans le dernier numéro de la revue, les raisons de la dissolution : un manque de fonds, un manque d'énergies humaines et, dit-il, « un état de non-réceptivité de la part des médias, donc de la société en général ».

Cependant, devrait-on demander au RAEA, les autres médias sont-ils la cause de la mort d'un groupe de pression ou d'un média ? Sans doute était-il héroïque de tenter de rassembler des auteurs-éditeurs justement « autonomes ». D'autre part, on ne peut nier l'avantage de services techniques et syndicaux qu'aurait pu leur procurer le RAEA.

Notons que le dernier numéro de *La Bascule*, dirigé par Pierre Lacasse, fait le point sur le sujet. « La

création et l'autogestion peuvent-elles faire bon ménage ? », demande Jeanne Gagnon, présidente de *La Bascule*, dans un texte qui veut « démystifier » l'édition.

Studio du Québec — Le ministère des Affaires culturelles annonce l'ouverture de ses nouveaux concours pour les studios du Québec à Paris, New York et Montréal. Les écrivains, comme les artistes, peuvent se porter candidats pour le studio de New York. Ce dernier a été occupé successivement, l'an dernier, par un peintre puis par l'écrivain Yolande Villemaire. Pour les six prochains mois, c'est notre collègue Nathalie Petrowski qui prendra possession du studio de New York, avec son projet d'écrire un premier roman. Nathalie séjournera à New York dès le 1er mars. Sa candidature avait été recommandée au ministère des Affaires culturelles par Yolande Villemaire et le jury du concours.

Place aux poètes — Mercredi à La Chaconne, Janou Saint-Denis reçoit

Marie Savard, poète, dramaturge et auteur de chansons. Marie Savard a publié plusieurs disques et des livres, dont un recueil de poésie, *Les Coins de l'ove*, et un poème dramatique, *Sur l'air d'Iphigénie*, aux éditions de la Pleine Lune qu'elle a fondées avec d'autres, il y a plus de dix ans.

Les ondes littéraires — Demain soir à TVFQ, l'émission *Apostrophes* a pour thème « L'écrit et l'oral ». Bernard Pivot reçoit Gabriel de Broglie (*Le Français pour qu'il vive*, Gallimard), Yves Berger (*Les Matins du nouveau monde*, Grasset), Alain Duhamel (*Le Cinquième Président*, Gallimard), Orlando de Ruder (*Le Français qui se cause*, Baland) et Georges Pastre (*Le Français télévisé*, Belfond). Au réseau Quatre Saisons, demain à 22 h 30, l'émission *Claude, Albert et les autres* a pour thème : « Littéraire ou pas ». Claude Jasmin reçoit le diariste Jean-Pierre Guay, le nouvelliste Jean-Pierre Godin, la romancière Arlette Cousture et le fabuliste François Hébert. Il paraît que ça discutera fort !

LE FEUILLETON

Une tentation pour jeune romancier : la vie monastique

LISSETTE MORIN

* Xavier Patier, *Frère Honorat*, Gallimard, 126 pages.

PRÉSENTÉ DANS le même temps, en mars de l'année dernière, je lisais le roman de Marie Rousseau, *A l'ombre de Claire* (Grasset), récit que je croyais — à tort — autobiographique, racontant l'expérience d'une ex-novice clarisse. Il faut croire que les ordres monastiques séduisent les jeunes romanciers en mal de leur premier sujet. Avec *Frère Honorat*, voici qu'un garçon de 28 ans, dont l'éditeur nous apprend qu'il est ancien élève de l'ENA, qu'il est marié, conseiller à la Chambre régionale des Comptes et chargé de conférences à l'Institut d'études politiques de Toulouse, voici que Xavier Patier, qui réside à Brive (pépinière de talents littéraires, nous l'assurait l'autre jour Jérôme Gar-

cin), a choisi un monastère de bénédictins, dans la région toulousaine, comme cadre de son premier livre, et un garçon « appelé » à la vie monastique comme sujet de roman.

Reconnaissons tout d'abord que Xavier Patier donne, de ce milieu conventuel, une image bien différente de ce que nous montrait Marie Rousseau, l'an dernier. Sans doute parce qu'il s'agit de moines... et non pas de moniales. À Raymond Guétard, qui aspire à la perfection de la vie monastique, le frère André, qui fait « son instruction », demande : « Quelles sont les trois questions qu'un père-maître devrait poser à tout postulant pour discerner sa vocation ? » Le garçon, qui a beaucoup lu sur la vie bénédictine, croit pouvoir répondre sans faute. « Tu n'y es pas du tout ! rétorque le bon frère André. Les trois questions, les voici : Manges-tu bien ? Digères-tu bien ? Dors-tu bien ? »

À bien d'autres égards, le roman de Patier est beaucoup plus indul-

gent envers les hommes qui ont choisi la vie monastique et sa perception de ce monde clos paraît, dans l'ensemble, beaucoup plus juste sinon plus véridique. Ce lieu de Combelle, dans l'Aveyron, toponyme fictif, sans doute, mais région bien réelle, pour l'auteur de *Frère Honorat*, est admirablement « vu » et décrit avec une sobriété de grand écrivain. Les Toulousains souffriront sans aucun doute, eux qui sont convaincus, de toute éternité, d'habiter « la ville rose », de lire que Toulouse « est une ville couleur de viande ». Son héros, qui est né et a grandi à Rodez, n'aimait pas davantage « cette terre lourde de l'Aveyron qui s'attachait aux chaussures et tirait les regards vers le sol. [...] Comment regarder vers le ciel dans un tel vallon épais, se dit encore Raymond Guétard, imprégné comme une éponge, où tout conspirait pour faire tomber la pluie, et avec au fond de la clôture cette cascade de l'Alzou qui laissait aux jours les plus enso-

leillés une rumeur d'averse ? »

Garçon triste, qui ne s'aime pas, et qui ne réussit pas à aimer Françoise, qui l'aimerait sans se poser de questions, Guétard est quand même heureux, pendant de courtes semaines, à Combelle. Il admire les moines, en particulier le frère Alexandre (qui lui enseigne, avec bonheur, le chant grégorien) et les observations de *Frère Honorat*, quand elles concernent ces hommes bons qui l'entourent, sont empreintes d'une grande admiration. Lui qui ne sait pas rire, par exemple, s'émerveille de la gaieté de frère André : « Le rire des moines est comme leur silence : il exprime tout quand il n'y a rien à dire... » Ce moine est, d'ailleurs, le personnage le plus intéressant du roman de Xavier Patier. Tout ce qui le concerne est intéressant, d'une grande justesse de ton, et si le jeune postulant ne réussit pas à s'intégrer — allant même jusqu'à tenter de mettre le feu au monastère — il faut en ac-

cuser son inappétence congénitale. Revenu dans ses foyers, Raymond Guétard n'est ni plus ni moins malheureux qu'avant. « Le désespoir fait vivre, constate-t-il. Mais la tristesse, la vraie tristesse sans la brûlure du désespoir, c'est elle, le seul péché, le vrai péché. La tristesse est le plus voluptueux des péchés, le plus irrésistible, le plus doux. Il me tient prisonnier. »

Pour les errances, aux deux sens du terme, de ce personnage jeune et triste, pour la grande fermeté de

style de ce jeune romancier, pour les lieux où vit et souffre son héros (on va de la rue Jean-Jaurès à la cathédrale de Rodez, et vice versa), pour une sorte de mal de vivre qui n'a rien des effusions romantiques, à la Chateaubriand, mais rien non plus des crises de l'existentialisme sartrien, il faut lire *Frère Honorat*, premier ouvrage d'un écrivain fort doué, dont il faudra suivre, non pas la carrière politique ou universitaire, dont font grand état les critiques parisiens, mais bien le cheminement et l'affermissement de l'oeuvre littéraire.

« Découvertes Gallimard » : à l'heure de l'image

GUY FERLAND

UNE ENCYCLOPÉDIE ? Un livre de poche ? Une revue ? Un livre d'art ? Un film ? La nouvelle collection « Découvertes », de Gallimard, rassemble tous ces éléments. C'est une encyclopédie en format de poche, brillamment illustrée, qui se lit comme une revue. Une véritable révolution dans le monde de l'édition. Depuis huit ans, l'éditeur travaille à ce concept inouï. Les résultats sont époustouflants et remettent en question le livre traditionnel.

La première chose qu'on remarque, en prenant un livre de la collection « Découvertes Gallimard », ce sont les illustrations. Elles sont abondantes (photos, croquis, dessins, schémas, etc.) et en couleurs sur un beau papier couché brillant. Ces livres sont d'abord vus avant d'être lus, comme le dit la publicité : « On n'a jamais vu autant de choses entre la première et la dernière page d'un livre. »

Ensuite, la mise en page dynamique et originale, genre revue, séduit le lecteur. Le caractère des lettres varie fréquemment ; des paragraphes retirés du corps du texte signalent les éléments importants à retenir ; des phrases clés sont soulignées ; des encarts, des textes *flashes*, des titres, des intertitres et des images techniques multiplient les accès au livre. Sans oublier les dépliant qui donnent une dimension de livre d'art grand format à ces livres de poche.

Finalement, lorsqu'on se met à lire véritablement, on s'aperçoit que le texte suit une mise en scène efficace. Comme au cinéma, avec le pré-général, on capte le lecteur dès le début avec une anecdote ou une mise en situation spectaculaire. Vient ensuite la page de titre, qu'on retrouve habituellement en première page dans les livres traditionnels. Et, pour donner le plus d'informations possible de sources variées, on diversifie et étaye le contenu des récits par des citations, des témoignages, des documents d'archives, des extraits d'oeuvres originales, des articles de journaux, etc. Tout cela, en moins de 250 pages !

Le texte proprement dit de ces petits bijoux répond à une exigence de rigueur, de clarté et de lisibilité. Chaque volume est écrit par un grand spécialiste de la discipline abordée.



Alexandre Dumas ou les Aventures d'un romancier



Blancs et Bleus dans la Vendée déchirée

CENT ANS DE SOLIDARITÉ
Histoire du Conseil des travailleuses et travailleurs du Montréal métropolitain (FTQ) 1886-1986
par Sylvie Murray et Élyse Tremblay



Une histoire qui débute en 1886, alors que les Chevaliers du Travail et des syndicats de métiers s'unissent pour donner un nouvel essor au syndicalisme à Montréal. Cent ans de luttes au service du mieux-être des travailleuses et travailleurs, pour le droit à la santé, à l'éducation et à des logements salubres!

Un bel ouvrage, abondamment illustré.
150 pages (grand format) — 14,95\$

vib éditeur la petite maison de la grande littérature

du savoir devraient y passer (on annonce des séries : nature, société et cinéma). L'éditeur prévoit de 200 à 300 nouveaux titres pour les trois prochaines années.

Vous avez sûrement remarqué, récemment, dans les vitrines des librairies des installations avec des livres de la collection « Folio ». C'est que la célèbre collection de poche fête son 15^e anniversaire. En effet, c'est en janvier 1972 qu'arrivait en librairie le premier volume de cette collection, *La Condition humaine*, d'André Malraux. Aujourd'hui, plus de 1,800 titres ont paru. Des classiques et cotoient des écrivains contemporains, des auteurs à la mode et des grands noms de la littérature étrangère. On retrouve dans les fonds « Folio », nous dit l'éditeur, deux écrivains québécois : Réjean Ducharme et... Saul Bellow.

SOLDE ANNUEL LEMÉAC

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

Des milliers de formats de poche à 0,99\$

La pléiade à 40% de réduction
Tous les « Que sais-je? » à 40% de réduction

Promotion en vigueur jusqu'au 28 février 87

LEMÉAC LIBRAIRE
371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél.: (514) 273-2841

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

Il faut lire HISTOIRES DE BOUCHES de Noëlle Châtelet

Des nouvelles qui montrent combien la nourriture est présente dans la tragédie, la comédie, la cocasserie ou la simplicité de nos existences. Le lecteur n'oubliera pas de sitôt Murielle l'anorexique, Marie-Claude la boulimique ou l'histoire du haricot qui germe dans le nez d'une petite fille.

En librairie à 25,50\$

Aux éditions Mercure de France

NOELLE CHATELET SERA DE PASSAGE AU QUÉBEC DU 19 AU 26 FÉVRIER.

PLUME LATRAVERSE

«Le pays dont on ne se souvient plus... les haillons du rêve... noeuds et dénouements du cordon.»

Le clochard céleste, le lonesome rocker, Plume Latraverse, sort enfin de sa retraite. Un véritable événement!

262 pages — 14,95\$

CONTES GOUTTES
ou Le pays d'un reflet

Un roman d'un réalisme truculent où l'auteur raconte la «soif» qui l'anime tout au long de son périple ambitieux dans le monde surprenant de la création.

Une véritable épopée du langage, entre François Villon et Rabelais!

vib éditeur La petite maison de la grande littérature

LE DEVOIR CULTUREL

Fondation de Guérin littérature : 25 titres en 1987

JEAN ROYER

LE PREMIER éditeur de manuels scolaires au Canada a décidé de devenir aussi un éditeur littéraire. Ainsi, Marc-Aimé Guérin annonçait, cette semaine, la fondation de Guérin littérature. Une dizaine de collections verront le jour en 1987 et le directeur littéraire, Yves Dubé, autrefois chez Leméac, prévoit la parution d'au moins 25 titres la première année et d'environ 150 ouvrages d'ici trois ans chez Guérin littérature. « Nous voulons établir une maison complète, accueillante, courageuse et située à la fine pointe des acquis culturels québécois », dit M. Guérin.

Pour réaliser cette percée dans le monde de la littérature, MM. Guérin et Dubé se sont entourés de diverses personnalités, dont Alain Pontaut, Michel Têtu, Jean-Claude Dupont, Réginald Hamel, ainsi que de gens de théâtre comme René-Daniel Dubois, Linda Gaboriau et Robert Lalonde. Guérin littérature veut prendre sa place en publiant de nouveaux titres mais aussi en réactualisant une partie du répertoire classique québécois.

Pour Marc-Aimé Guérin, « éditer, c'est travailler avec les écrivains d'ici ». M. Guérin fait confiance à la littérature québécoise, qui est « différente de la littérature française ». L'éditeur compte sur l'audace qu'il faut avoir pour publier des livres, sur la quantité de manuscrits et la qualité des talents littéraires du Québec. « Il ne faut pas craindre pour nos créateurs. Nous avons beaucoup d'imagination au Québec. C'est à nous d'en faire la preuve, dit M. Guérin. Il faut publier beaucoup pour faire éclore le talent et nous essaierons de faire de la publication de chaque livre un événement. »

Les Éditions Guérin existent depuis 20 ans. Elles comprennent un ré-

Un grand prix littéraire Guérin

Marc-Aimé Guérin a remis, cette semaine, le « Grand Prix littéraire Guérin », dont la fondation coïncide avec celle de Guérin littérature. Lancé en 1985, ce prix de \$ 5,000 est attribué sur manuscrit. Le jury a attribué le premier prix Guérin à deux manuscrits ex-aequo pour 1985. Les lauréats sont Claude Vaudaux, d'Écally près de Lyon, pour *L'Achèvement de Julie Harfang*, et Jacques Rioux, des Trois-Rivières, pour *Un jour à Vaudour*. Les deux oeuvres paraîtront sous peu chez Guérin littérature. Le premier jury du prix Guérin était composé d'Alice Parizeau, Gilles Archambault, Yvon Boucher, Marcel Dubé, Réginald Hamel et Alain Pontaut.

Le deuxième concours est maintenant ouvert. On peut proposer ses manuscrits à Guérin littérature, 166, rue Sainte-Catherine est, Montréal, H2X 1K9.

— J.R.

seau de librairies et de papeteries, un imprimerie ainsi qu'un fonds de manuels scolaires qui en fait le principal éditeur du Canada en ce domaine, avec une filiale à Toronto. De plus, Guérin a publié 70 ouvrages de littérature générale et acheté les éditions Lidéc, il y a deux ans. Guérin littérature s'ajoutera à cet ensemble, un des plus imposants de l'univers du livre au Québec et au Canada.

Au cours des mois à venir, Guérin littérature prévoit faire l'achat d'une revue littéraire renommée et d'un

bulletin déjà existant, afin de se « mettre en orbite » plus rapidement dans le monde de la littérature. « Nous avons des rêves de vitesse », dit M. Guérin.

Une dizaine de collections constitueront le fonds de Guérin littérature. Le directeur littéraire Yves Dubé prévoit engager bientôt des responsables pour des collections concernant le roman et la poésie. Pour sa part, Alain Pontaut, écrivain, ex-journaliste au DEVOIR et communicateur, dirigera la collection « Contes et nouvelles de nos grands écrivains ». Les premiers auteurs publiés en 1987 seront Alice Parizeau, Marcel Dubé et Alain Pontaut.

Michel Têtu, universitaire et attaché à l'organisation du sommet de la francophonie, dirigera la collection « La francophonie », qui insistera sur les aspects culturels et littéraires du patrimoine francophone. Le premier titre prévu dans cette collection est l'ouvrage d'Alfred Mercier, *L'Habitation Saint-Ibars. Maîtres et esclaves en Louisiane*, texte établi par Réginald Hamel.

La collection « Civilisation traditionnelle » sera animée par Jean-Claude Dupont. Cet universitaire est l'héritier spirituel de nos plus grands ethnologues, Luc Lacoursière et Robert-Lionel Séguin. Les premières publications seront deux collectifs, premiers tomes d'une *Encyclopédie de la culture matérielle*: *L'Installation de l'habitant en Nouvelle-France* et *Vie intérieure de l'habitant en Nouvelle-France*.

Réginald Hamel, professeur à l'Université de Montréal, dirigera, pour sa part, une collection réunissant des réimpressions de trésors du passé, sous le titre « Le hibou blanc ». Chacun de ces textes sera accompagné d'un appareil pédagogique élaboré par un spécialiste. Les premières publications seront *Jeanne la fielleuse*, d'Honoré Beaugrand, et *Les Fiancés de 1812*, de Joseph Doutre.

Une collection de textes de théâtre, baptisée « La Tragédie et la Quête », sera aussi animée par un collectif réunissant René-Daniel Dubois, Linda Gaboriau, Robert La-

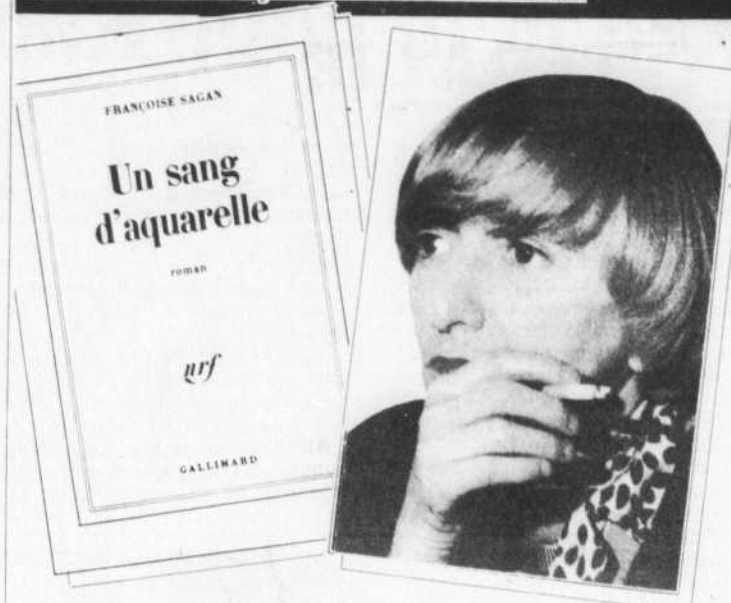


Photo Jacques Grenier
Marc-Aimé Guérin, pdg des Éditions Guérin.

londe, Paul Lefebvre et Jean-Marie Lelièvre. Cette collection se veut un lieu de recherche et de définition du tragique aujourd'hui. Elle sera ouverte de façon privilégiée aux textes théâtraux mais aussi à des textes d'autres genres littéraires où s'accomplit la même quête. Le premier titre sera *Le Printemps, monsieur Deslauriers*, de René-Daniel Dubois.

Enfin, notons que Marc-Aimé Guérin a réalisé une entente avec Vladimir Dimitrijev, des éditions L'Âge d'homme, de Suisse, pour la co-édition d'au moins six titres par année dans la collection « Contemporains ». Pour la première année, quatre de ces ouvrages seront fournis par L'Âge d'homme et les deux autres par Guérin littérature. Les premières publications de la série « Contemporains » sont *Julien*, de Gore Vidal, *Le Miroir de d'Alembert*, de Jean-Baptiste Moreaux, et *L'Achèvement de Julie Harfang*, de Claude Vaudaux, qui a mérité ex-aequo le premier Grand Prix littéraire Guérin (voir encadré).

Un nouveau roman de FRANÇOISE SAGAN



FRANÇOISE SAGAN Un sang d'aquarelle

« Un sang d'aquarelle est-il un cauchemar ou un pied de nez de Sagan? Peut-être les deux après tout. Visiblement l'auteur s'amuse et puis, soudain, on a la gorge serrée. Enfin on retrouve le charme de ses phrases menues et cette émotion exquise, loin du bruit et de la fureur, dans la description de ses bonheurs et de ses plaisirs. Et tout le reste est littérature? Peut-être et tant mieux. » (J.-F. Josselin, Le Nouvel Obs.) — En librairie à 19,95\$

aux éditions
GALLIMARD

Un nouveau roman de PHILIPPE SOLLERS



PHILIPPE SOLLERS Le cœur absolu

« Peut-être Sollers est-il, aujourd'hui et dans ce livre, le romancier qui dit le mieux le monde où il vit. Tant pis si ce monde est celui de quelques happy few qui peuvent en témoigner avec ce beau détachement. » (P.-J. Rémy, Le Point)
« Sollers fait souffler sur la librairie un salubre vent de panique, d'hystérie, de ruse, de drôlerie et d'impertinence. » (J. Garcin, L'événement du jeudi) — En librairie à 24,95\$

aux éditions
GALLIMARD

ALBERT CAMUS vu par ROGER GRENIER



ROGER GRENIER Albert Camus Soleil et ombre

Une biographie intellectuelle
« Ce livre n'a pas d'autre objet que d'accompagner Camus dans son itinéraire, et pour ainsi dire pas à pas. Plutôt que de suivre les plans architecturaux qu'il se plaisait à composer, il m'a semblé qu'on retrouverait mieux le courant de l'œuvre en la suivant tout simplement du premier au dernier livre, comme on suit une rivière depuis sa source. » (R. G.) — En librairie à 19,95\$

aux éditions
GALLIMARD/LACOMBE

Cossette récidive : Jésus au secours de la pub

JEAN-V. DUFRESNE

IL N'EST pas sans intérêt parfois de commencer un livre par la fin. Publicitaires considérables et considérés, Claude Cossette et René Déry publient un ouvrage savant de 501 pages sur les complexités de la

Portage : l'Amérique en français

(LE DEVOIR) — Une revue interaméricaine de langue française verra le jour en juin, à Montréal. *Portage*, qui entend publier six numéros par an, a un comité de rédaction de dix personnes : le peintre-graveur René Derouin; l'écrivain et éditeur Hérard Jadotte; l'écrivain et cinéaste Pierre Perrault; Jean-Richard Laforest, écrivain et journaliste; Madeleine Ouellette-Michalska; Jean Morisset, géographe; Lilian Pestre de Almeida, Silvano Santiago, Gilles Thérien et Eric Waddell.

Le numéro type de *Portage* contiendra une présentation d'un artiste visuel des Amériques, un entretien avec un écrivain ou un créateur, des présentations d'ouvrages parus en espagnol, en portugais et en anglais, des « regards métissés » ainsi que des études, des recensions et découvertes, etc. Seul le français, des quatre langues européennes qui ont dominé et transformé les Amériques, « n'a pas encore très bien réussi à identifier son espace politique et culturel pour aller au devant des républiques-soeurs de ce continent », disent les rédacteurs dans le feuillet de présentation.

Il s'agira d'une revue de prestige pour ceux qui croient à une voix mieux identifiable de ce qui est « d'Amérique et de langue française ». Pour ceux et celles qu'intéresse une « relecture essentielle des Amériques », on se renseigne et s'abonne (\$ 40 par an) au 417, rue Saint-Pierre, bureau 408, Montréal, H2Y 2M4.

publicité, aux éditions Riguil internationales, une sorte de bible du marketing qu'à ce titre Dieu ne défend pas à ses auteurs de l'avoir terminée sur ces mots : « L'homme moderne est sollicité sans cesse à consommer. Ce qu'il doit réapprendre, c'est à se consumer. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », disait Jésus.

Où ces bonnes gens qui nous vendent de la *Listerine* à stériliser tous les égouts de Montréal se sentent terriblement coupables de faire trop d'argent sur le dos des consommateurs, ce qui explique leurs allusions repenties à Jésus; ou alors ils n'osent pas nous dire plus carrément ce qu'ils pensent, à savoir que l'incident Golgotha est la forme ultime du marketing.

Il serait intéressant de voir, en tout cas, comment Claude Cossette aurait négocié la passion du Christ s'il avait mis la main sur ce compte-là. Il faut une certaine audace, ou un sens du sacrilège peu commun, pour confondre le symbole le plus boulevergant de la mythologie chrétienne avec l'ambition de vendre à tout prix. On croyait que Jésus, pourtant, avait déjà vidé le temple.

Mais que les auteurs soient pardonnés. Ils sont, à leur tour, comme leur mentor Jacques Bouchard, de la

célèbre agence BCP, victimes d'un certain plafonnement dans l'agitation humaine qui a conduit tout ce beau monde à remplacer la publicité tout court par la publicité « sociale » qui fait beaucoup plus noble et conduit ses artisans sur la voie sereine de la charité capable de concurrencer l'époque des dames patronesses. Ne vous demandez pas pourquoi, au Canada depuis quelques années, on assiste sur nos autoroutes à un défilé incessant d'unijambistes et de parapalpiques en quête de millions qui ne guériront peut-être jamais le cancer.

C'est qu'on s'ennuie, à la fin, de vendre du yaourt avec des enfants qui portent des colliers de doberman; et d'ailleurs, c'est vrai, les publicitaires, malgré tous leurs défauts, ont le droit, eux aussi, de se mettre à genoux le soir et de prier Dieu pour un peu d'inspiration. Après tout, il faut bien la trouver quelque part.

Ceci dit, *La Publicité en action* est un ouvrage essentiel, extrêmement détaillé, illustré avec intelligence, qui doit trouver sa place sur les rayons des publicitaires. Les associations de consommateurs auraient aussi intérêt à s'en procurer un (au prix de \$ 47). Après tout, il en coûte \$ 1,000 par an au cochon de payant pour se faire séduire.

Le cahier culturel du DEVOIR
une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

vendredi 27 février
de 17h à 19h
MICHEL BUTOR

samedi 28 février
de 14h à 16h
VOIX ET IMAGES
présente
JACQUES BRAULT
(Prix David 1986)

Samedi 7 mars
de 14h à 16h

LIBERTÉ



Spécial: 10!c

samedi 14 mars
de 14h à 16h
MARCEL FOURNIER
auteur de
L'ENTRÉE DANS LA MODERNITÉ

EDITIONS SAINT-MARTIN

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

FRANÇOIS HÉBERT

Le dernier chant de l'avant-dernier dodo

«François Hébert vient de réussir un recueil de fables étonnant et détonnant au milieu de la traditionnelle gravité de notre littérature»
Jean Royer, Le Devoir

GARAMOND du Roseau

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 HEURES

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Que.)
844-2587

Champigny
UN JOUR OU L'AUTRE

LE DEVOIR CULTUREL

Requiem pour Kabalevski (1904-1987)

CAROL BERGERON

UN REQUIEM. Étrange, n'est-ce pas ? C'est tout ce que le dictionnaire des disques Diapason nous propose de Dimitri Borissovitch Kabalevski, qui vient tout juste de mourir à l'âge de 82 ans. Né à Saint-Pétersbourg (Leningrad), il est devenu un musicien tout ce qu'il y a de plus officiel de la Russie d'aujourd'hui en écrivant des oeuvres qui ont curieusement gardé une saveur de l'ancien régime tsariste.

Voyons, par exemple, ce qu'on dit de ce Requiem pour mezzo-soprano,

baryton, chœur et orchestre : « Dans la lignée de Prokofiev, cette oeuvre "officielle" alterne scènes lyriques et épisodes héroïques. [...] La musique est populaire, certes, mais pourtant dégagée du morbide ou du grandiose; elle révèle un compositeur qui s'est acquitté de sa tâche avec la perfection que lui permet son très solide métier. » Il est peut-être bon de rappeler que ce Requiem fut composé en 1963 à la mémoire des victimes de la guerre, ce qui lui valut, la même année, le titre d'« artiste du peuple de l'URSS ».

En Occident, on le connaît davantage dans ses oeuvres destinées à la jeunesse : les opus 13, 27, 38, 39, 40 et

les trois concertos de jeunesse pour violon (1948), pour violoncelle (1949) et pour piano (1952). On joue aussi assez souvent sa suite pour orchestre *Les Comédiens* (1940).

Dans son pays, il a fait sa marque en écrivant cinq opéras dont le premier, *Colas Breugnot* (1937), d'après l'ouvrage de Romain Rolland, le rendit célèbre. Par la suite, ses oeuvres furent couronnées par des prix d'Etat (1946, 1949, 1951, 1966). Si les critiques antiformalistes de Jdanov, en 1948, ne l'épargnèrent pas plus que ses collègues Chostakovitch, Prokofiev ou Khatchatourian, elles ne jetèrent qu'une ombre très légère sur la réputation d'un musicien confor-

miste.

Dès 1932, il enseigne au Conservatoire de Moscou; pendant la guerre, il occupe un poste artistique à la radio; critique musical, il fut, après la guerre, au secrétariat de l'Union des compositeurs de l'URSS ainsi qu'au bureau de l'Association pour les échanges culturels, ce qui lui permit de voyager à l'extérieur de l'Union soviétique. En somme, un vie professionnelle fort bien remplie, surtout si l'on ajoute à tout cela qu'il s'est également fait remarquer comme pianiste et chef d'orchestre. Et si l'on songe qu'il aurait aussi pu être peintre, économiste et sociologue, on ne s'étonne plus qu'avec d'aussi nom-

breuses cordes à son arc, il ait pu se faire remarquer dans son pays et même au-delà.

On reviendra peut-être un jour aux oeuvres lyriques de Kabalevski mais, pour l'instant, et pour longtemps encore, il continuera à sonner dans les oreilles des jeunes pianistes. Ce n'est déjà pas mal pour un compositeur qui, autrement, risquerait fort de tomber dans l'épaisseur de l'oubli.

Pour ceux que la curiosité pique au point de courir chez le disquaire du coin, il est encore possible d'y trouver le *Concerto* pour violoncelle, op.49, interprété par Yo Yo-ma (CBS), avec Ormandy et le *Philadelphia Orchestra*; le *Concerto* pour piano, op.50, par Gilels, avec Kabalevski au pupitre, et le *Concerto* pour violon, par Zukerman, avec le *Royal Philharmonic*.

Vangelis n'a pas plagié

LONDRES (Reuter) — Le compositeur grec Vangelis a été innocenté, mercredi, par la Haute Cour d'Angleterre de l'accusation de plagiat pour ses *Chariots de feu*, thème musical du film du même nom et pour lequel il a gagné un Oscar. EMI Music et un autre musicien grec, Stavros Logarides, avaient poursuivi Vangelis — dont le vrai nom est Evangelos Papathanasiou — et ses éditeurs pour non-respect de droit d'auteur, affirmant qu'il avait copié un air écrit par Logarides et intitulé *Cité des violettes*.

Demain à 19h55

Il voulait libérer son peuple de la tyrannie...

L'OPÉRA ZACCIO

Le chef-d'oeuvre d'Alfred de Musset

Une superproduction! Plus d'une cinquantaine de comédiens et comédiennes! Un grand téléthéâtre comme seule Radio-Canada peut vous en offrir!

En vedette: Guy Nadon et Jean-René Ouellet. Réalisation: Jean Faucher.

Radio-Canada
Télévision

LE DEVOIR CULTUREL

Vice versa : loin du confort des idéologies

LES REVUES
CAROLE DAVID

AMBIANCE-refuge pour nos temps de crise : au cinquième étage d'un édifice de la rue McGill, la revue *Vice versa* occupe un minuscule espace qu'a bien voulu lui céder un bureau d'architectes. Mais la « transculture » s'élabore dans un décor emprunté car, malgré les apparences fastes, la revue a de sérieuses difficultés financières : le dernier numéro, « La culture politique au Québec », paraît avec deux mois de retard et la direction s'évertue à trouver des moyens en dehors des subventions habituelles pour assurer la survie du magazine.

En attendant l'arrivée des autres membres du comité de rédaction, le directeur, Lamberto Tassinari, m'énumère toute la série d'activités qui entourent la sortie de ce numéro : vernissage/lancement, conférence sur l'art et les affaires, vente aux enchères d'œuvres données par 30 artistes, en plus d'une conférence-débat sur « la culture politique et ses relations avec l'État » qui aura lieu à la librairie Olivier !

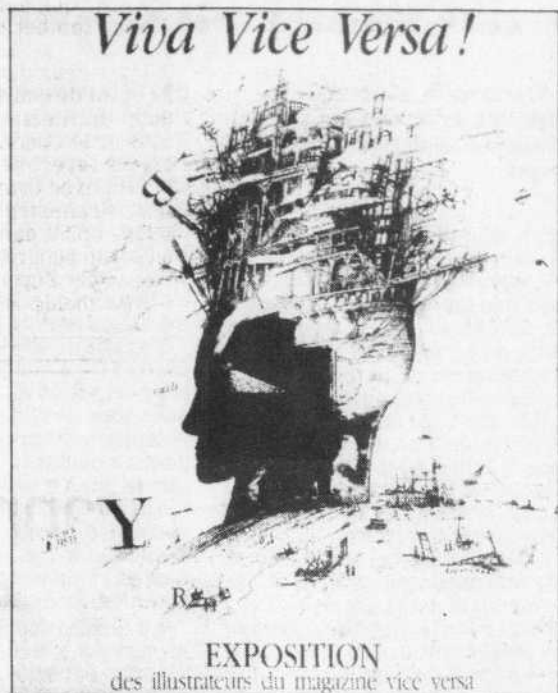
« Nous voulons ainsi rejoindre un public que nous n'avons peut-être pas encore touché. L'objectif de *Vice versa* est de faire culture non seulement au niveau du contenu, mais aussi au niveau de la forme. Dès le départ, nous avons imposé un ton différent, une façon inédite d'aborder la culture et de fabriquer une revue. C'est avec les premiers numéros que nous avons remporté un prix de graphisme. Pourtant, nos moyens étaient très limités : papier-journal, utilisation du noir et blanc pour la couverture, nombre de pages très limité. »

Le responsable de ce miracle esthétique, c'est Gianni Caccia, le directeur artistique de la revue. Sans doute trop préoccupé par le dernier numéro que le distributeur tarde à livrer, il ne dira pas un mot pendant tout le temps que durera cet entretien. Mais sa collaboration à *Vice versa* demeure essentielle : il a réussi ce que peu d'éditeurs de périodiques culturels ont été en mesure de réaliser ici : la symbiose entre la parole et le geste.

Quand je leur demande si, avec ce numéro, ils ont l'intention de faire manifeste, de provoquer un débat, d'afficher des positions précises sur des questions actuelles comme l'immigration, la langue, les politiques culturelles, on me répond assez évasivement. Tassinari évoque, un peu à la manière des nouveaux philosophes, la fin des idéologies, donc l'absence d'embarras. Fulvio Caccia préfère commenter le sommaire de ce numéro en soulignant comment, à travers les textes des différents collaborateurs, on instaure une façon autre de voir la culture au Québec, qu'il s'agisse des poèmes de Michel Savard, « Nationalismes », ou de la manifestation du politique dans le romanesque observé par Sherry Simon. Quant à Bruno Ramirez, historien de formation, il insiste sur le contexte politique actuel, caractérisé par l'absence d'un projet de société. « Je ne vois pas pourquoi nous serions tenus de trouver des solutions immédiates aux problèmes de l'heure. Nous ne sommes pas les seuls à ne pas savoir comment y répondre. » Comme si cette époque n'en finissait plus de finir tout en se gardant bien de ne faire quelque pronostic sur ce qu'elle pourrait annoncer.

« Les textes de ce numéro, dit Fulvio Caccia, forcent d'une certaine manière les individus à se définir eux-mêmes à partir de leur originalité. » C'est ainsi qu'une culture aux formes fixes semble avoir cédé le pas à une autre infiniment plus complexe à maîtriser.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans cette livraison de *Vice versa* des recettes ou des panacées, mais une atmosphère fébrile qui invite à la recherche, à l'éclatement, à la transformation positive d'un système. Caccia, Tassinari et Ramirez m'apparaissent, en cette fin d'après-midi, comme les dignes représentants d'une Histoire éclatée. « Nous ne partageons pas nécessairement les mêmes points de vue, précise Rami-



Viva Vice Versa!
EXPOSITION
des illustrateurs du magazine vice versa

rez, et nous avons des champs d'intervention complètement différents. Il manque, cependant, à ce numéro certains textes qui ont été écartés à cause du manque d'espace, un regard sur la culture ouvrière qui compléterait la genèse de la culture politique. » Ramirez a, d'ailleurs, réalisé un entretien avec l'ex-dirigeant syndical Marcel Pépin qui paraîtra dans le prochain numéro.

Ainsi, il semble que cela soit au cœur de ces contradictions et des bouleversements actuels que la « transculture » se définit. Elle ne prétend pas être le centre d'un savoir, ni proposer de projet dogmatique. « Nous sommes avant tout des marginaux, poursuit Tassinari. En dehors des codes et des institutions, loin de chercher le consensus, l'équipe et les collaborateurs proposent une culture en voie de devenir civilisation. »

« Les signes de cette transformation, renchérit Fulvio Caccia, on peut déjà les observer dans certaines productions culturelles. Je pense ici au dernier roman de Pierre Nepveu, *Mira Christophe*, à celui de Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, ou encore à la pièce de Robert LePage, *La Trilogie des dragons*, où l'emploi des trois langues nous plonge dans l'immédiété d'une culture qui mise sur le métissage. »

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Caccia et Tassinari ont été séduits par la figure paradoxale de Kerouac. « Kerouac est un miroir déformant, écrivent-ils. En lui se lisent toutes les Amériques, ce continent qui travaille les identités jusqu'à les faire éclater. » Autrement dit, si le geste de la culture post-moderne tend vers l'éclatement, ce n'est pas pour exprimer des certitudes, mais, au contraire, des « désidentifications », des nomadismes, tout en demeurant conscient de son origine et de son histoire.

Pendant que, de l'autre côté de la rue McGill, au ministère des Communautés culturelles, les derniers réfugiés se bousculent aux portes, ironiquement les membres du comité de rédaction de *Vice versa* m'expliquent comment des formes nouvelles du politique sont en train de s'élaborer. « Ici comme ailleurs, soutient Lamberto Tassinari, le développement de la société civile nous force à repenser les rapports entre politique et culture. De là la nécessité d'échanges culturels, hors des institutions, des contraintes politiques, pour renouveler l'espace culturel. »

Après l'agitation politique et culturelle des années 70, il ne nous reste plus qu'à vivre ce nouvel âge, réceptacle d'espoirs fous, sans plus chercher à lui donner de raisons. Nostalgiques, s'abstenir. La rue McGill semble ignorer le confort des idéologies.

«La Passion selon Louise» en spectacle

C'ÉTAIT un cri du cœur, d'une intensité quasi étouffante, servi par une voix qui enflamme sans concessions.

Cela se passait en novembre dernier, alors que Louise Forestier présentait, au Spectrum de Montréal, son premier spectacle depuis 1983. « La Passion selon Louise » : un homme, une femme, un quai de métro, une valise oubliée, une sombre et belle histoire d'amour. Deux heures de chansons passionnelles dans un décor noir illuminé d'un immense panneau-miroir.

Audiogram lancé, cette semaine, le disque de ce spectacle, enregistré *live* (à l'insu de Forestier !) pendant deux soirs au Spectrum. Le 18e disque de Forestier depuis 1966, le deuxième en spectacle après celui de l'Outremont de la mi-70, « période folklorique ».

Le résultat ? Une prise de son impeccable, la belle affiche de Yvan Adam en couverture, mais, surtout, une dizaine de chansons qui resteront : les nouvelles pièces, signées



Louise Forestier.

Forestier et Daniel Deshaime, comme *La Valise oubliée*, *Le Diable avait ses yeux*, *Il m'appelle je l'aime*, mais aussi *Prince-Arthur* et *Les Uns contre les autres, dont les couplets s'entremêlent, et aussi Pourquoi chanter en finale, d'un lyrisme toujours aussi prenant.*

— Paul Cauchon

CIRQUE

Suite de la page B-1

cles l'année dernière sur les routes d'Europe.

Des allumés comme lui, vous en rencontrez par dizaines lors d'un tel festival. Comme cet étudiant dans la vingtaine, l'allure jeune cadre avec sa cravate et ses lunettes. « Mes amis ne comprennent pas toujours ma passion pour le cirque », dit-il. D'où lui vient cet intérêt ? Incapable de répondre. Quand vous devenez maniaque, c'est pour la vie et ça ne s'explique pas. Il se définit comme un puriste : « J'ai de la difficulté avec votre Cirque du Soleil. Car, enfin, ils n'ont même pas de chevaux ! »

Malgré cette passion, le cirque français, lui, est en crise. Trop de mauvais gestionnaires depuis la der-

Prince jouerait Little Richard

LONDRES (AP) — L'un des plus célèbres rockers du monde, Little Richard, voudrait qu'on tourne un film sur sa vie et que son personnage soit incarné à l'écran par Prince.

« Prince, c'est moi dans cette génération. Quand on voit Prince, on voit Little Richard », a déclaré l'auteur de *Tutti Frutti* et *Long Tall Sally* dans une interview à la télévision britannique.

Mais Little Richard, qui a aujourd'hui 54 ans, n'a encore trouvé aucun cinéaste qui veuille faire un film de sa vie. « Je voudrais que cela soit fait avant que je quitte ce monde pour que je puisse m'assurer que ce sera bien fait, dit-il.

nière guerre, trop de clans fermés, trop de directeurs sans imagination. Le public a déserté. Et les enjeux politiques sont vivaces.

Le Cirque Gruss, par exemple, qui appartient à une vieille famille et qui prêtait son chapiteau au festival, s'est vu décerner le titre de « cirque national » par le ministre Jack Lang en 1982. Un titre convoité : 8,4 millions de francs de subventions en 86. Mais un déficit de 1,6 million, et un chapiteau qui disparaît, puisque le parc de La Villette est en pleine transformation. Gruss s'apprête à

déposer son bilan, et le Festival de demain aura probablement lieu en 88 au Cirque d'hiver, propriété de la famille Bouglione, lieu de « variétés » depuis quelques années (Diane Dufresne y présentait un de ses derniers shows). Mais qui aura maintenant le statut de « cirque national » ?

Ces chicanes préoccupent peu les spectateurs. Les adultes hurlent leur contentement et, à la sortie, une petite fille éblouie tentait carrément de s'envoler en battant des bras. Je n'ai pas voulu la dissuader.

— Paul Cauchon

SMCQ 20 ans de création

Société de musique contemporaine du Québec

- HUBER
Trio mit Stabpandeira
- MATHER
Barbaresco
- KRÖLL
Capriccio sopra mi
- HÖLLER
Pas de trois
- KAGEL
Aus dem Nachlaß
- HESPOS
prestunissimo
trio basso

Concert présenté en collaboration avec le GOETHE INSTITUT de Montréal
Jeudi, 26 février 1987 - 20 heures
Salle Pollack
Billets: 8\$
Étudiants/Âge d'or: 4\$ 555, rue Sherbrooke Ouest, Montréal Réservations: 526-5117



LES RÉCITALS Merrill Lynch

23 FÉVRIER, 20 H

Zoltan Kocsis pianiste

- LISZT Rapsodie hongroise no 5 en mi mineur, « Heroïde-élégiacque »
- LISZT Ave Maria (« Die Glocken von Rom »)
- LISZT Grosses Konzertsolo
- SCHUBERT Sonate en la majeur, D 959 (1828)

billets : 19 \$, 16 \$, 14 \$, 11 \$



Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 15\$ sur tout billet de plus de 75\$.

début PRÉSENTE

et

CE SOIR

Michel Bettez Basson
au piano: A. Vachon

Quatuor Linos Flûtes

LE SAMEDI 21 février 1987

SALLE POLLACK
555, ouest Sherbrooke

CONCERT
Teleglobe Canada

20h
Billets / 8,00\$

878-9680
392-8224

les Grands Concerts

Mardi - Mercredi
24-25 février, 20h

TIPPETT Concerto for Double String Orchestra
MENDELSSOHN Concerto pour violon en mi mineur
BEETHOVEN Symphonie no 4

Billets: 26 \$ - 19 \$ - 13 \$ - 10 \$

Commanditaires:
le 24, Consolidated-Bathurst Inc.
le 25, Banque Lloyds du Canada

SIR NEVILLE MARRIVER, chef
SHLOMO MINTZ, violon

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 15\$ sur tout billet de plus de 75\$.

Si disponibles, 100 billets seront vendus à 6 \$, une heure avant le concert.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill
Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

CONCERT GRATUIT

LOUIS CHARBONNEAU percussion
SHARI LEIGH SAUNDERS soprano

Jean Valierand: Cordes en Mouvement
Alexander Brott: "Songs of Contemplation"
"Critics Corner" pour 14 percussions et cordes

Pierre Mercure: Divertissement
Lundi soir, 2 mars, 20 h 30

Subventionné par le Conseil des Arts du Canada, la Fondation Lapitsky et «Music Performance Trust FUNDS».

SALLE REDPATH
(Campus Universitè McGill)

Le cahier culturel du DEVOIR
une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

orchestre de chambre I MUSICI DE MONTREAL

dir. Yuli Turovsky avec
RIVKA GOLANI
altiste
et
ELEONORA TUROVSKY
violoniste

Haendel Mozart Britten

commandité par Québecor inc.

DIM., 1er MARS, 20 HEURES, SALLE POLLACK

Billets: 12\$ adultes-8\$ âge d'or/étudiant
Vente (75\$ frais de service)
Archambault, 500 Ste-Catherine Est
Lettre-Son Musique, 5054 ave. du parc

RENSEIGNEMENTS
272-9721

BERNARD HALLER

VIS À VIE

Il a fait rire des millions de personnes à travers le monde. Venez vous aussi vous divertir avec cet incomparable magicien du rire.

Billets: \$15⁰⁰ \$18⁰⁰ \$20⁰⁰

Mercredi 4 mars au vendredi 6 mars 20h00
et samedi 7 mars 21h00

Une présentation ckojey

Une co-production de Spectaciel 1987 et de la Société de la Place des Arts de Montréal
Reservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 15\$ sur tout billet de plus de 75\$.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

LE DEVOIR CULTUREL

Marthe Turgeon à l'Espace libre Entre Mao et la passion du jeu

PAUL LEFEBVRE

MARTHE TURGEON revient sur scène. Dans le rôle de la femme d'un consul. Marthe Turgeon: la terrible Marie Tudor de la NCT, la flamboyante Catherine Ragone du *Roi boiteux*, la chanteuse détruite du film dans le film de *La Femme de l'hôtel*. Marthe Turgeon, avec son incomparable voix de métal impur et sa présence de lionne. Dès mercredi, on pourra la voir à l'Espace libre dans la dernière pièce de Jean-Pierre Ronfard: *Mao Tsé-toung ou Soirée de musique au consul*.

Ronfard, dit-elle, s'attaque, dans cette pièce, à un sujet qui le préoccupait depuis longtemps: la Chine continentale. Il pose, en fait, des questions liées à notre perception de

cet immense pays et de son histoire récente; l'idée de masse populaire, par exemple, est marquée par notre image de la Chine de Mao. C'est une pièce historique qu'a écrite Jean-Pierre Ronfard. Historique, mais pas didactique.

« La pièce se passe de 1927 à 1941, de la montée de Mao Tsé-toung comme leader révolutionnaire en passant par la Longue Marche pour se terminer lors de l'invasion japonaise. Quatre écrans nous donnent, tout au long de la représentation, des points de repère historiques. La pièce met en scène deux univers: il y a d'abord un consulat occidental à Shanghai où se donne une soirée de musique et, derrière un tulle-moustiquaire, un vaste espace, celui de la Chine, où se miment et se dansent en silence les épisodes de la vie de Mao — ses mariages comme ses actes politiques — et de l'histoire chinoise. Dans ce spectacle, je joue le rôle de Mary, la femme du consul. »

Si le *star-system* théâtral n'était pas télévisuel, Marthe Turgeon en serait une des plus brillantes étoiles. D'avoir été bouleversés par ses interprétations est encore un privilège de ceux qui préfèrent la scène au petit écran, même si la télévision ne lui est pas étrangère. Mais, cinéma, télévision ou théâtre, elle dit que sa « passion, c'est le jeu ». Adolescente, alors qu'elle dévorait Tolstoï, Dostoïevski et Camus (« Je viens d'une famille bien ordinaire; avec mes lectures, je passais pour la bizarre du coin. Être née dans un autre milieu, je serais probablement en philosophie. »), elle rêvait d'être actrice de cinéma: « Le théâtre me semblait faux: je trouvais que c'était comme réécouter un tas de leçons apprises. Le cinéma me viendra que 20 ans plus

tard, avec *La Femme de l'hôtel*, de Léa Pool. Entre-temps, la passion du jeu va lui révéler le théâtre.

« J'ai suivi trois ans de stages à Québec avec Hélène Vrazian avant d'arriver à Montréal. C'était avant la fondation du Trident mais, d'une façon ou d'une autre, je ne voulais pas travailler à Québec. Ni à Montréal, d'ailleurs; je visais Toronto. Mais j'ai pris un an de cours avec Gaëtan Labrèche, à qui je dois beaucoup, à la suite desquels j'ai décroché un rôle dans un téléthéâtre. Je suis restée à Montréal. J'ai appris mon métier dans les théâtres d'été et dans une extraordinaire série télévisée qui s'appelait *Qu'est-ce que t'en penses, toi?* écrite par Réjane Charpentier. J'ai fait un pas important quand j'ai ensuite joué *Le Bal des voleurs*, d'Anouilh, au Rideau-Vest. Mais mon premier grand rôle, c'est à la NCT que j'ai eu quand j'ai joué, en 1978, le rôle titre de *Marie Tudor*, de Victor Hugo; je crois l'avoir bien joué lors des huit dernières représentations. Avant, je ne faisais que « tenir » le public, ce qui, à la NCT, est quelque chose en soi. Mais, un jour, j'ai senti que j'avais enfin joué le rôle et, ce jour-là, j'ai aimé le théâtre. Je n'avais que sept ans de métier... »

« Puis je suis allée jouer *Citrouille* à Paris avec Jean-Marie Lemieux, une pièce que j'ai ensuite jouée en tournée ici. Après cela, j'avais besoin de me retrouver et j'ai joué — je l'ai fait pour moi — *La Femme juive*, de Brecht. C'est immédiatement après cela que s'est présentée l'incroyable aventure de Catherine Ragone dans *Vie et mort du Roi boiteux*; la première répétition avec Ronfard a été terrible mais, au bout de trois heu-

Suite à la page B-7



Marthe Turgeon.

Photo Jacques Grenier

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

Fascinant saxophone

★ François et Yves Billard, *Histoires du saxophone*, Paris, éditions Joseph Cléris, 1986, 326 pages.

LEN est des instruments de musique comme des êtres humains. La fascination qu'on a pour eux opère à des titres divers. On peut être de glace devant une femme-symbole dont la photo est proposée à des millions d'exemplaires dans les magazines du monde entier alors que le sourire de l'interprète de Thérèse de Lisieux dans le film d'Alain Cavalier nous bouleverse. De même, un tuba a-t-il peu de chances de nous toucher alors que le saxophone, lui...

L'histoire du saxophone avait pourtant assez mal commencé. Un livre récent de François et Yves Billard nous le rappelle. Adolphe Sax, son inventeur, était belge mais c'est à Paris qu'il mit au point ses recherches. Destinées à l'orchestre symphonique, l'instrument n'y connut pas une grande fortune. Le soutien de la musique militaire ne fut qu'un pis-aller qui mena à la consécration définitive par le jazz. Pour être posthume, la gloire d'Adolphe Sax n'en fut pas moins considérable.

Ces *Histoires du saxophone* analysent avant tout la place de l'instrument en jazz. Curieusement, il n'apparaît qu'en 1914 dans cette musique et son rôle n'est alors pas

très déterminant. Le cornet, la clarinette le dépassent de beaucoup en importance. On s'entend pour accorder à Coleman Hawkins un rôle considérable dans la montée en popularité du saxophone en jazz. La date repère, 1939, le disque, le *Body and Soul* qu'il grava pour RCA cette année-là. Bien sûr, il y avait eu Frank Trumbauer, Bud Freeman, Lester Young, tant d'autres.

Pourquoi *Histoires du saxophone*? C'est que, selon les auteurs, les péripiéties qui ont marqué la naissance de l'invention et son développement appellent une désignation plurielle. Il y a également le jazz à telle mesure modifié l'instrument à son usage qu'il y a peu de similarités entre le jeu d'un Coltrane ou d'un Stan Getz et celui d'un saxophoniste soliste dans un concerto de Poulenc.

La fascination du saxophone est un curieux mélange de sensations. On aime entendre un saxo ténor ou alto, on est bercé par sa sensualité, dérangé par sa rugosité, heurté par sa brutalité, mais en même temps on est fasciné par le musicien qui tient l'instrument, qui nous le propose (on songe à Dexter Gordon à la fin d'une pièce, tendant son saxo à l'horizontale devant le public), le saxophone est un bel objet, sa forme est sensuelle, la lumière s'y reflète, etc. Qui a pu assister à un concert de Lester Young sans s'imaginer que le musicien jouait véritablement sur un nuage, le mu-

sicien semblant disparaître derrière l'instrument?

Le livre de nos deux auteurs se lit d'une traite. En plus de l'aspect historique, qui ne peut manquer d'être instructif, il permet une lecture de l'histoire du jazz par les saxophonistes qui l'ont illustré. À ce chapitre, l'amateur éclairé ne sera pas surpris, il relira plutôt qu'il ne lira. Impossible d'étonner en parlant des grands, mais au passage on glanera des informations peu connues sur des petits maîtres comme Hal McKusick, Bobby Jasper ou James Spaulding, par exemple.

Le livre se termine par des entretiens avec Patrick Selmer, Gérard Badini, Jean-Louis Chautemps et Philippe Maté sur les côtés techniques du jeu et sur l'aspect fabrication de l'instrument.

Quelques photos en noir et blanc viennent compléter le texte et un court glossaire aidera le néophyte à se débrouiller dans la terminologie particulière du jazz. Sans aucun doute, un ouvrage utile qu'on peut consulter pour le plaisir. On se prend d'amitié et d'admiration pour cet inventeur qui lutta pour implanter l'instrument de musique sans lequel notre vie serait bien banale. Pendant que je mets un point final à ce texte, Sonny Rollins joue *God Bless The Child*. Ainsi donc, j'aurais pu mourir sans entendre cela?

LA GROSSE MALISE PRÉSENTE
MASQUE N'TAPE
 MISE EN SCÈNE PAUL BUISSONNEAU
 À LA VEILLÉE 1371 ONTARIO EST
 DU 18 FÉVRIER AU 8 MARS À 20H30
 BILLETTS EN VENTE À LA LIBRAIRIE CHAMPIGNY
 RÉSERVATIONS 526-6582

AVEC: Marthe Turgeon, Denis Mercier, Suzanne Lemoine, Bernard Bergeron, Luc Arsenault, Michèle Bernier, Pierre André Côté, Annie Druau, Violaine Gagnon, Paule Laperrière, Régis Pichet, Pierre Trépanier

LE NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
 ESPACE LIBRE
 1945 FULLUM
 MÉTRO FRONTENAC
 À PARTIR DU 25 FÉVRIER
 relâche les samedis
 20h30 • 12 \$
 521-4199

OU SOIRÉE DE MUSIQUE AU CONSULAT

RADIO-MUSIQUE ■ RADIO-CULTURE ■ RADIO-CANADA

24 HEURES SUR 24 AU RÉSEAU FM STÉRÉO DE RADIO-CANADA

Samedi 21 février 1987

12h00 Les Jeunes Artistes
 Tram Anh Dam et Van Anh Dam, p.; Ma mère l'ève (Ravel); Sonnet de Pétrarque no 104 (Liszt); Préludes et fugues, BWV 860 et BWV 854 (J.S. Bach); Ross Edwards, clar.; et Paul Stewart, p.; Sonate, BWV 1020 (J.S. Bach); Rhapsodie no 1 pour clarinette et piano (Debussy); Sonate pour clarinette et piano (Bernstein).

13h00 L'Opéra du Metropolitan
 Der Rosenkavalier (R. Strauss); Elisabeth Söderström (la Maréchale); Brigitte Fassbaender (octaviane); Barbara Hendricks (Sophie); Denés Gulyas (un chanteur); Art Korn (Baron Ochs); Gottfried Hornik (Fanal); chœur et orch. dir. Jeffrey Tate. Anim. Janine Paquet et Jean Deschamps.

18h00 Méloides
 De Toronto. Janet Stubbs, mezzo, et Stuart Hamilton, p.; L'Amour et la vie d'une femme; op. 42 (Schumann); The Red River Valley et Un Canadien errant (folk).

18h30 Musique de table
 «Romance» pour hautbois et guitare (Sor); Six Bagatelles, op. 126 (Beethoven); extr. Symphonie no 4 «Tragique» (Schubert); Sonate pour piano, op. 50 no 3 (Clementi); Quatuor en min. (Verdi); Sonate pour harpe (Dussek). Anim. Jean-Paul Nollet.

20h00 Orchestres américains
 Orchestre symphonique de Chicago, dir. Raymond Leppard, Anthony et Joseph Paratore, p.; «Suite pastorale» (Chabrier); Concerto pour 2 pianos, percussion et orch. (Bartok); Symphonie no 1 (Bizet).

22h00 Les Musiciens par eux-mêmes
 Inv. Dorothy Weidon Masella, harpiste. Anim. Georges Nicholson.

23h00 Jazz sur le vif
 En vedette: Quatuor Gérard Hébert. Anim. Michel Benoit.

Dimanche 22 février 1987

0h00 Musiques de nuit
 La nuit, des musiques de toutes les époques et de tous les pays accompagnent jusqu'à l'aube. Anim. Georges Nicholson.

5h55 Méditation
 «Nul n'est une île» (Thomas Merton).

6h00 La Grande Fugue
 Ire h., 4 danses médiévales (Lauber); Duo pour violon et violoncelle, op. 7 (Kodaly); 3 préludes (Debussy); 2e h., Sonate pour violon et piano, K. 454 (Mozart); Sonate pour harpe, W. 139 (C.P.E. Bach); Concerto en fa pour flûte à bec (Telemann); 3e h., Sonate en trio, BWV 525 (J.S. Bach); Sonate pour violon et c. b., R. 18 (Vivaldi); Concerto pour violoncelle, V. 111b/2 (Haydn); «Adagio Royal» (De Boissvalée). Anim. Gilles Dupuis.

9h00 Musique sacrée
 «Missa Aeterna Christi munera» et «Vos qui reliquistis Omnia» (Palestrina); Motets «Fürchte dich nicht, ich bin bei dir», BWV 228 et «Komm, Jesu, Komm», BWV 229 (J.S. Bach). Anim. Gilles Dupuis.

10h00 Récital
 De Québec. Claudio Jaffé, vc. et Rachel Martel, p.; Sonate pour violoncelle et piano (Debussy); «Bachianas Brasileiras» no 5 (Villa-Lobos); «Pezzo capriccioso», op. 62 (Tchaikovsky).

11h30 Concert intime
 De Montréal. Edmund Agopian, vl.; Stan Fisher, clar.; et Joeline Richard, p.

Suite pour violon, clarinette et piano (Miháucz); Trio (Khataturian).

12h00 Pour le civier
 Concours international Franz Liszt 1986. Étude d'exécution transcendante no 11; «Sonnet de Pétrarque no 47»; «Étude d'après Paganini» no 6; Concerto no 1 (Liszt); William Stephenson et orch. philharmonique des Pays-Bas, dir. Aron Kersjes.

12h00 Suite canadienne
 Portrait de Séverin Moisse. «Mouvement de sonates», «Nocturnes», «Quatuor», 6 «Études symétriques» et «Variations sur un thème de Paganini». Anim. André Hébert.

14h00 Concert dimanche
 Orchestre symphonique de la Radio de Stuttgart, dir. Garcia Navarro, Christa Ludwig, sop.; ou v. «La Preciosa» (Weber); extr. «Le Cor merveilleux de l'enfant» (Mahler); «Symphonie fantastique», op. 14 (Berlioz). Anim. Jean Deschamps.

16h30 Les Grandes Religions
 «L'Évangile et les cultures» (25e); «Des réductions du Paraguay à la Confédération de Puebla». Inv. Gonzalez Arroyo; Consultant: Gilles Langevin, s.j. de l'Université Laval. Anim. Diane Giguère.

17h00 Tribune de l'orgue
 «Hommage au compositeur Charles-Marie Widor». Symphonie pour orgue no 4 et extr. Symphonie no 3 (Widor); Wilhelmiana Timmermans et Danny Bélieux. Anim. Michel Keable.

18h00 À travers chants
 Les Petits Chanteurs de Trois-Rivières, dir. abbé Claude Thompson. Anim. Jean Deschamps.

18h30 Musique de table
 «Explosions», op. 43 (J. Strauss); Sonate pour violon et c. b., op. 5 no 12 «La Folia» (Corelli); Concerto pour piano no 1 (Saint-Saëns); Fantaisie pour piano «sur un vieux air de ronde française» (d'Indy); Concerto pour trompette, H. VIIe/1 (Haydn); Sonatine (Pachelbel); Canon sur une basse obstinée (Pachelbel). Anim. Jean-Paul Nollet.

20h00 Musique actuelle
 «Les Jardins d'hiberné» création (Langlin); Alain Giguère et Peter Purich, vl.; Anne Beaudry, alto; Claude Lamothe, vc. et Jacques Drouin, p.; Concert de l'Association de musique actuelle de Québec 1986. «Seseragi no 3» (Matsushita); «For Marimba and Tape» (Westley-Smith); «Ground I» (Fukushi); «Variations Duo» pour clarinette et marimba (McCarty); «Vignettes» pour clarinette et marimba (Cheeseman); Variations pour deux percussionnistes (Browna); Sylvie Rochelou, vl.; Toshiaki Hamada, clar.; André Morin et Pierre Béluse, perc. Anim. Janine Paquet.

22h00 Communauté des Radios publiques de langue française
 «Un historien, Henri Guillemin, raconte l'histoire de la République trois fois assassinée» (Ire de 3). Le coup d'État du 18 Brumaire, an 8, le jour où Napoléon fit marcher sa France. Prod. Radio France.

23h00 Jazz sur le vif
 Émission enregistrée au Festival international de musique actuelle de Victoriaville 1986. «Saxophone Quartet». Anim. Michel Benoit.

Lundi 23 février 1987

0h00 Musiques de nuit
 Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
 «Profiter de nos erreurs» (Thomas Merton).

6h00 Les Notes inégales
 Ire h., Sinfonia concertante à 8 (Zelinka); Adagio en réém. pour clarinette et cordes (Baermann); «Stücke im Volkston», op. 102 (Schumann); 2e h., «Clair de lune» et «Passépiéd» (Debussy); Duo no 2 pour harpes,

op. XXX (Petrini); «Salut d'amour», op. 12 et «Mot d'amour», op. 13 (Elgar); «Le Trésor du baron Tzigane», op. 418 (J. Strauss); 3e h., «Concerto à deux cors» no 2 (Handel); «Concerto Italien», BWV 971 (J.S. Bach); extr. «Romanzas pour 5 violoncelles» (Balakirev); Dances slaves, op. 46 nos 7 et 5 (Dvorak). Anim. Elizabeth Gagnon.

9h00 Musique en fête
 Le poète anglais John Keats. «Élégie» pour cordes, op. 38 (Elgar); extr. «The Fairy Queen» (Purcell); «Sospiri», op. 70 (Elgar); Quatuor no 13, D. 804 (Schubert); «Nocturnes» (Field); «Psyché» (Franck); extr. «Stabat Mater» (Pergolesi). Anim. François Davoine.

11h30 Concert intime
 Quintette d'Avignon. Quintette en si bémol, pour instr. à vent (Danz) et Petite musique pour instr. à vent (Hindemith).

12h00 Présent-musique
 Magazine d'actualité musicale sous forme de reportages, de chroniques et d'entrevues en provenance du pays et des principales capitales de la musique. Anim. André Vigeant.

13h00 Au gré de la fantaisie
 Concours-émission. Anim. Colette Mersy.

14h00 Libre parcours
 Actualités littéraires. Anim. Gilles Archambault.

16h30 La Solitude
 Ire de 8. «Description des diverses formes de solitude». Inv. François Périault, psychanalyste et Françoise Bérubé, Charbonneau de Tel-Aïde. Rech. et anim. Claudette Lambert.

17h00 Latitudes
 «L'Aventure qui s'écrit» (en alternance avec «L'Histoire au quotidien») (7e de 18). Magie du rail. L'Orchestre symphonique, Inv. Jean des Cars et Jean-Paul Caracalla. Rech. texte et int. René Viau. Lect. Jacques Houde.

17h30 L'Air du soir
 Un bouquet de plus belles pages du répertoire lyrique et symphonique conçu spécialement pour agrémente l'heure du souper. Anim. Danielle Charbonneau.

19h00 Musique de chambre et Concerts européens
 Concert de l'Orchestre symphonique de la Radiodiffusion bavaroise, dir. Colin Davis. Symphonie no 39, K. 543 (Mozart); «Symphonie fantastique», op. 14 (Berlioz). Anim. Michel Keable.

21h00 Théâtre du lundi
 Ire partie: magazine d'actualité culturelle. Anim. Michel Vais; 2e partie: «Break» de Guy Beauséjour. Interprètes: Normand Lévesque, Hélène Mercier, Patrice L. Écuyer, Isabelle Vincent, Anne Caron, Jean Marchand, Roger Larue, Raymond Leriche, Renoit Ricard, Jean Pettier et Gérard Paradis.

23h00 Jazz-soliloque
 «Whither's Calling», Dexter Gordon; «My Shining Hour», Kenny Drew; «Nils-Henning Orsted Pedersen»; «Olean Visti»; Jack Byard; «Bugle Blues» et «Honey-suckle Rose»; Sidney Bechet; «Sunny»; Stanley Jordan; «Changes»; Jimmy Heath; «I'll Never Be the Same»; Eddie Lockjaw Davis. Anim. Gilles Archambault.

Mardi 24 février 1987

0h00 Musiques de nuit
 Anim. Monique Leblanc.

5h55 Méditation
 «Profiter de nos erreurs» (Thomas Merton).

6h00 Les Notes inégales
 Ire h., Symphonie no 35, K. 385 «Haffner»; Concerto à 3 flûtes (Boismortier); Concerto pour violon, op. 9 no 12 (Vivaldi); 2e h., «Primo Brando alla Francesca» pour ballare (Uccellini); Études de concert pour clarinette nos 5 à 10 (Semler-Collery); Concerto en sol min., op. no 24 (Paganini); Concerto pour orgue, op. 28 no 3 (M. Corrette); 3e h., Con-

de JEAN-PIERRE RONFARD
 AVEC: Marthe Turgeon, Denis Mercier, Suzanne Lemoine, Bernard Bergeron, Luc Arsenault, Michèle Bernier, Pierre André Côté, Annie Druau, Violaine Gagnon, Paule Laperrière, Régis Pichet, Pierre Trépanier

LE NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL
 ESPACE LIBRE
 1945 FULLUM
 MÉTRO FRONTENAC
 À PARTIR DU 25 FÉVRIER
 relâche les samedis
 20h30 • 12 \$
 521-4199

OU SOIRÉE DE MUSIQUE AU CONSULAT

LE DEVOIR CULTUREL

ROGER GRENIER sur Camus

Suite de la page B-1

des œuvres complètes de Camus dans un club du livre. Aujourd'hui, *Albert Camus, soleil et ombre* réussit à intégrer l'analyse de chacun de ses ouvrages à la vie de Camus. « Pour ces travaux, je me suis mis à regarder l'œuvre de très près, à la passer au peigne fin, et je trouve qu'elle résiste très bien au temps. On y trouve toujours des choses nouvelles et intéressantes. Pour cette biographie intellectuelle, je me suis dit qu'il ne fallait rien exclure de ce qui pouvait être utile à expliquer Camus. Tantôt je me sers d'éléments biographiques, tantôt je fais une analyse de ses œuvres. J'essaie de les resituer dans l'époque, de voir comment elles ont été reçues et ce qu'on en pense aujourd'hui. »

Les ouvrages d'Albert Camus, *L'Étranger* et *La Peste* en particulier, placés au programme des écoles, comptent parmi les plus vendus en France. Camus reste un auteur de première importance. De plus, cette œuvre a bénéficié de divers éclairages, depuis la mort accidentelle de l'auteur en 1960 à l'âge de 46 ans. Prix Nobel, il était déjà un des écrivains les plus célèbres de son temps. D'autre part, la publication de *L'Homme révolté*, en 1951, en avait fait un auteur controversé. Mais on sait aujourd'hui qu'il avait raison contre Sartre et les surréalistes et qu'il a été le premier à dénoncer les camps concentrationnaires soviétiques. D'ailleurs, des anciens communistes et maofistes ont ensuite fait de Camus leur dieu, ce qui explique en partie que son œuvre soit sans cesse réactivée dans l'actualité littéraire, au-delà de ce qui l'opposait à Sartre. De toute façon, comme le souligne Roger Grenier, les deux hommes se sont désormais réconciliés dans la mort.

Mais qui était Albert Camus, cet Algérois qui a fréquenté le football et le théâtre, puis le journalisme et la littérature ? « C'était un artiste avant toute chose, précise Roger Grenier. Il faut placer son rôle d'artiste avant ses idées politiques, morales et philosophiques. C'est un artiste qui essaie de créer un univers et il a très bien réussi. D'ailleurs, Camus a écrit quelque part : « Je ne suis pas un romancier au sens où on l'entend. Mais plutôt un artiste qui crée des mythes à la mesure de sa passion et de son angoisse. » Un des grands modèles de Camus a été *Moby Dick*, de Melville. Pour lui, c'était « un des mythes les plus bouleversants qu'on ait imaginés sur le combat de l'homme contre le mal. »

« L'œuvre de Camus est riche, ajoute Roger Grenier, parce qu'en plus de sa signification première qui crève les yeux — ses recherches sur l'absurde, la révolte, le meurtre politique ont fondé son œuvre — il y a en filigrane autre chose qu'on peut lire si on fait attention. Ainsi, presque dans chaque livre de Camus, on voit un couple mère-fils, qui a l'air uni contre le reste du monde et sans avoir besoin de mots, qui s'exprime complètement dans le silence. Cela vient de sa propre enfance, de ses propres rapports avec sa mère. Ce thème a pris de l'importance dans la totalité de l'œuvre et il devient intéressant d'aller y regarder de près. »

Dans son ouvrage, Roger Grenier suit donc le cheminement intellectuel de Camus à travers chacune de ses publications considérée comme une étape ou un volet de sa vie. Grenier analyse les relations de Camus au théâtre, à la philosophie, à la fiction et au journalisme. Le point culminant du livre reste

Marthe Turgeon

Suite de la page B-6

res, la communication s'est établie. Ce rôle-là m'a fait passer une autre étape, celle de l'amour du texte, de l'amour des mots. Ce rôle-là m'en a apporté beaucoup d'autres : dans *Fêtes d'automne*, de Normand Chaurrette, dans *Le Facteur réalité*, de René Gingras, dans la reprise des *Belles-Sœurs* où je jouais Pierrette Guérin, Sarah Bernhardt dans *Le Titanic*. Et, bien sûr, celui dans *La Femme de l'hôtel*.

Dans *Mao Tsé-toung, ou Soirée de musique au consulat*, Marthe Turgeon joue l'épouse du consul. Ils sont trois dans ce consulat. Il y a le consul (Denis Mercier), qui croit à la Chine féodale, éternelle, qui utilise les sous-entendus de la révolution chinoise sur les intérêts de son pays. Il y a ary, sa femme, qui « sent » ce qui passe réellement en Chine; prisonnière du paludisme, elle se sent enfermée dans ce consulat, dans ce pays en guerre dont elle ne peut sortir. Et il y a Elisabeth (Suzanne Lejoine), cette jeune fille amie de Mary qui part, traversant les concessions internationales pour rejoindre les révolutionnaires.

« Le cinéma, dit-elle finalement, me fascine; le théâtre m'effraie. C'est horrible d'être sur une scène. Quand un spectateur s'emmerde, je le sens, je le sais, et c'est dur. Être actrice, c'est un métier qui se peaufine d'un rôle à l'autre. Dans la pièce, le personnage d'Elisabeth dit : « À force de refaire les mêmes gestes, les doigts finissent par devenir intelligents. » Pourtant, je dirais que le travail de création est un travail de déstabilisation. Je préfère être inquiète. »



roger grenier

peut-être le chapitre sur *L'Homme révolté*. La publication de cet ouvrage qu'il a toujours considéré comme son plus important avait placé Camus au centre d'une immense polémique où il avait subi les attaques de Sartre et de l'équipe des *Temps modernes* de même que celles d'André Breton et des surréalistes.

« Le sujet de *L'Homme révolté*, rappelle Roger Grenier, est comment l'homme, au nom de la révolte, s'accommode du crime, comment la révolte a pour aboutissement les États policiers et concentrationnaires de notre siècle. Comment l'orgueil humain a-t-il dévié ? Cet essai examine en priorité le meurtre considéré dans ses rapports avec la révolte et la révolution. » Dans sa démonstration, Camus ne manquait pas de s'attaquer aussi aux rapports qu'ont entretenus avec l'absolu des poètes comme Lautréamont et Rimbaud. On n'a pas toujours suivi sa démarche, qui se situait dans une détermination de l'homme européen contre tous les fanatismes. Car Camus, comme Nietzsche, était un anti-idéologue. C'est pourquoi il a pu, comme écrivain, dans *Les Justes*, par exemple, s'attaquer à un sujet aussi difficile que celui du rôle des terroristes de la Révolution russe qu'il appelait « ces meurtriers délicats ».

Albert Camus, comme le démontre aussi Roger Grenier, n'était pas un existentialiste. Au contraire. Pour lui, l'homme n'agit pas dans le seul but social. Pour Camus, l'homme est sa propre fin. Il précisait alors : « Je dirai que pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme. » L'auteur de *Noces* avait aussi écrit, on s'en souvient : « Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre. »

Voilà tout le sens de son œuvre, que Roger Grenier ne dissocie pas

de ce qu'il appelle le « naturel de Camus, sa simplicité, son don de percevoir immédiatement le bonheur et le malheur, dans le goût de vivre. »

Albert Camus a été aussi un grand journaliste. Avec Pascal Pia, il a été l'âme de *Combat*, le journal de la Résistance qui a survécu trois ans seulement après la fin de la guerre. C'était au temps de ce que Grenier appelle « le journalisme critique » : à *Combat*, on avait l'ambition de parler de politique avec les mots de la morale. Cette forme de journalisme n'existe plus aujourd'hui, note Roger Grenier. « La presse française est entrée dans la décadence », conclut-il.

Mais alors, comment était Camus comme journaliste ? « Il était d'abord un journaliste professionnel et non pas un écrivain égaré dans un journal. Il savait faire un journal depuis le début jusqu'à la fin. Il allait au marbre. Il pouvait s'occuper de la mise en pages. Il pouvait faire une maquette de journal. Il avait d'ailleurs déjà fait ce métier à *Paris-Soir*. Camus aimait beaucoup mieux s'occuper de la rédaction et du marbre qu'écrire des éditoriaux, finalement. D'autre part, il aimait le travail d'équipe. Autant dans le journalisme que dans le théâtre ou dans le football au temps de sa jeunesse. Mais il avait des périodes de lassitude où ça ne lui plaisait plus d'être journaliste. Alors, il se retirait. Puis il revenait plus tard au journal. »

Pourquoi, demandez-vous, Roger Grenier a-t-il intitulé son essai *Albert Camus, soleil et ombre* ?

« Ces deux mots, soleil et ombre, tout en faisant allusion aux origines espagnoles de Camus, peuvent aussi résumer sa pensée et son œuvre, sa façon de comprendre la vie, le sens de son combat. Dans une *plaza de toros*, le soleil est la place des pauvres. L'auteur de *Noces* a dit lui-même qu'il a passé sa jeunesse « à mi-distance de la misère et du soleil ». L'ombre, c'est le côté des nantis. On peut y retrouver le pouvoir, l'injustice, tout ce qui fait le malheur des hommes. Camus n'a jamais supporté cette perversion de la nature humaine. Il l'appelle nihilisme. »

« Peut-être parce qu'il était d'origine très humble et qu'il avait dû se battre pour conquérir le droit à la culture, il ne pouvait se contenter d'être un artiste. Il n'a rien d'un dilettante ni d'un sceptique, ni d'un cynique. Il cherche à se faire du monde une vision cohérente, dont découlera une morale, c'est-à-dire une règle de vie. Si sa première analyse le conduit à conclure à l'absurde, ce n'est pas pour s'y complaire, mais pour chercher une issue, la révolte, l'amour. »

— Jean Royer

PLUME la main à la plume

Suite de la page B-1

vient plus distraire. « On ne le sait pas, on l'a dans le ventre, il faut que ça sorte et on ne sait jamais ce qui va sortir. Quand on écrit un chanson, on est limité par les contraintes du temps, des rimes, de la musique, des piétements. Ce sont les exigences de la chanson. Le roman a ses propres exigences. J'ai essayé de les découvrir. J'ai failli m'inscrire en littérature à l'UQAM, sauf que, dès la minute où j'ai franchi la porte, j'ai eu peur. J'ai cru que j'étais à Mirabel, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai fui à Paris en me disant que j'allais faire ce que j'avais toujours fait : apprendre les choses par moi-même. C'est ça, mon histoire, l'histoire d'un gars qui sait pas comment faire, qui doute. À un moment donné, il s'invente un autre gars pour faire la job pour lui, puis il s'invente d'autres personnages, ça fait une grosse bulle qui tombe goutte à goutte. Les personnages se révoltent contre lui, il a la tête comme un hôtel où les pensionnaires crient, où les murs craquent, il n'en peut plus, son Je éclate, il se libère de ces microbes et il revient comme un seul homme et comme tu me vois aujourd'hui, c'est-à-dire sain, normal, en pleine forme, beaucoup moins désabusé qu'avant. »

Plume s'arrête, prend une grande respiration. Il vient d'accoucher du premier jet de la conversation. Après cela, il se répétera tout en approfondissant le sujet et en l'agrandissant de détails et de réflexions sur l'écriture, sur l'écrivain et sur le célèbre mur de Gustave, sorte de métaphore éthylique qui contient sa peur de mourir à 45 ans dans le verre de bière de son personnage public et son besoin d'être toujours vivant, en état de recherche et de révolte contre le bonheur coagulé de ses pairs et le désespoir frelaté de ses semblables.

« Le mur à Gustave, explique-t-il, c'est le mur de la quarantaine, le mur du progrès auquel on se heurte, c'est notre christ de coquille, c'est le mur de notre maison, de notre tombe, c'est ce qui fait qu'on fige et qu'on meurt avant le temps. »

Cette mort-là, Plume n'en voulait pas. Tout mais pas ça. Plutôt crever en écrivant sur le coin d'un comptoir, plutôt se noyer dans un litre de rouge en écrivant tous les jours, gueule de bois ou pas, sans savoir comment faire mais en ayant au fond de soi quelque chose d'essentiel : la foi.

« Ils disent toujours que le premier roman est autobiographique, pour-

suit l'auteur; moi, je suis bien d'accord. En même temps, je ne voulais pas tomber dans ce piège un peu plat. Je me suis dit que mon livre serait plutôt auto-biochimique et qu'il m'apporterait quelque chose que je n'ai pas découvert sur le coup. À la fin, je n'arrive pas à une solution, j'arrive à une continuité. Je me cherchais, je ne me suis pas trouvé, mais disons que je suis moins perdu qu'avant. »

Se faire reconnaître le moins possible, c'est son leitmotiv, ces temps-ci. Plume en a marre de porter le poids de sa postérité en tant qu'ivrogne national, marre de s'écouter chanter des chansons auxquelles il ne croit plus, tellement marre d'être l'ombre de lui-même, l'ombre de Plume, qu'il a failli publier son livre sous le nom de plume de Séville Saint-Je...

« Je voulais faire le coup d'Émile Ajar et de Romain Gary, plus modestement, bien entendu. J'ai changé d'idée parce que, quand j'arrive avec les bébélles dans un monde que tu ne connais pas — je ne suis pas un grand lecteur, je lis modérément et je suis comme un boa, je digère longtemps — la seule solution, c'est de faire comme Plume et de dire que tu peux faire n'importe quoi sans avoir peur, tout croche mais vivant comme de la mauvaise herbe. »

La mauvaise herbe a poussé au point de faire disparaître le chanteur qui, de toutes façons, de l'aveu de Plume, n'a jamais vraiment existé. « C'est vrai, dans le fond : j'ai chanté pour me sauver de la police. Elle me courait après, je suis entré dans le premier bar, j'ai pris une guitare et le monde ont aimé ça. Mais je ne suis pas un vrai chanteur, sans cela j'aurais continué. Je n'ai pas continué parce que je m'étais perdu de vue et il fallait que je me retrouve. Je me suis volontairement refermé la porte sur les doigts et j'ai essayé de faire d'autres choses avec mes doigts. J'avais fait ce que j'avais à faire dans la chanson. C'était devenu comme une job de bureau. Quand je faisais des disques, j'étais pas capable de les écouter, ça me prenait parfois trois ans avant de les mettre sur ma table tournante. Je me cognais tellement contre le mur à Gustave que j'en venais à accuser les autres. Il fallait que j'en sorte. J'ai écrit pour sauver ma peau, en essayant de faire fonctionner un cerveau québécois en dehors des murs, des cuisines et de l'environnement québécois, parce que le cerveau québécois actuel, il a besoin de s'épauler ailleurs, et je ne parle pas de la républi-

que Dominicaine. Il faut qu'il bouge, qu'il s'active. À bien y penser, il ne s'est jamais rien passé au Québec, on n'a pas connu la guerre, ni la révolution, on s'est replié sur notre bière, même si on avait soit d'autre chose, soit de la création. »

Plume a mis 20 ans avant de comprendre tout cela, 20 ans avant de s'accepter comme un écrivain. C'est pour cela qu'il s'est réfugié à Paris, qu'il a arpenté les bouges et les bistrot, calepin de notes en main, refusant de s'immiscer dans les batailles pour mieux les rapporter et les écrire.

Ses influences ? Il ne les livre pas d'emblée. Il avoue tout de même qu'il laisse Bukowski à Foglia et préfère Miller, pour son innocence ou sa sénilité, au choix. Les histoires de gars sont les intéressantes plus. Il n'empêche que *Contes gouttes* table sur l'univers des bistrot et des taverne. Plume n'y voit pas de contradiction. « J'ai voulu partir de quelque chose de concret dans un milieu que je connais bien. C'était une façon de l'exorciser et de me débarrasser des derniers vêtements qui me collaient à la peau. C'est, d'ailleurs, pour cela que j'ai arrêté de boire après l'avoir écrit. J'avais tellement bu en l'écrivant que la boisson me sortait par les oreilles. Dans cette aventure, je crois que j'ai finalement découvert que si je m'appelais Plume, c'est peut-être parce que je savais écrire. Je me suis même remis à dessiner, des choses qui, dans la frénésie du *rock'n'roll*, sont constamment détournées. C'est pas pour rien qu'on dit qu'on fait des tournées, on n'arrête pas de tourner en rond. C'est un remous merveilleux mais j'avais le goût de sortir de ce tourbillon, sans quoi je m'en allais dans le trou. Je n'avais pas envie de devenir un vieux chanteur poigné avec son image. Dans la peinture ou l'écriture, tu peux avoir n'importe quelle face, ce qui compte c'est la relation que tu établis entre ce que t'as créé et les gens qui s'y plongent ou s'y recon-

naissent. »

Deux heures après la fin de notre conversation, je retrouve Plume à une autre taverne, moins anonyme, celle-là, peuplée de la bohème mont-réalaïse qui est venue rendre hommage à son chanteur préféré. Plume, habillé en policier de la CUM et pris par le tourbillon des vieilles amitiés retrouvées, a l'air heureux comme un poisson dans l'eau, nageant dans un océan de bière. Il est enfin de retour chez lui. De retour dans un univers qu'il n'a jamais vraiment quitté.

— Nathalie Petrowski

POUR OBTENIR DES CANDIDAT(E)S DE QUALITÉ UTILISEZ LES CARRIÈRES ET PROFESSIONS DU DEVOIR 842-9645

Vivre au Collège Marie-Victorin



PROGRAMMES D'ÉTUDES

- Sciences
- Musique
- Lettres
- Arts plastiques
- Sciences humaines
- Sciences et techniques administratives
- Informatique
- Éducation spécialisée
- Techniques du Vêtement
- Éducation en services de garde

RÉSIDENCE AIDE FINANCIÈRE

RENSEIGNEMENTS: 328-3810

7000, rue Marie-Victorin, Montréal (Québec) H1G 2J6



CHAMBRE DES COMMUNES

LE COMITÉ PERMANENT DES COMMUNICATIONS ET DE LA CULTURE

EXAMEN DE LA LÉGISLATION RÉGISSANT LA RADIODIFFUSION

Le Comité permanent des communications et de la culture invite les particuliers et les organismes à lui présenter des mémoires au sujet des constatations et des recommandations du «Rapport du Groupe de travail sur la politique de la radiodiffusion» (le rapport Caplan-Sauvageau).

Dans un premier temps, le Comité se concentrera sur les recommandations du rapport du Groupe de travail qui sont de nature législative et qui sont aptes à faire l'objet d'une nouvelle législation en matière de radiodiffusion. Ainsi, le Comité considèrera les recommandations du rapport contenues aux chapitres 6 et 7, celles du chapitre 10 concernant le cadre législatif dans lequel se situe Radio-Canada, et celles du chapitre 24, pages 616 à 634, en référence au statut légal et au rôle de la câblodistribution.

Il a été demandé au Comité de faire rapport à la Chambre des communes sur les sujets législatifs d'ici le 15 avril 1987. Compte tenu de ce délai, les mémoires présentés doivent porter uniquement sur les sujets afférents à la législation régissant la radiodiffusion. Des mémoires portant sur les autres sujets du rapport du Groupe de travail pourront être présentés à une date ultérieure alors que le Comité poursuivra son examen du rapport.

Présentez vos mémoires au plus tard : Vendredi le 6 mars 1987 17 h

Adressez votre correspondance et vos demandes de renseignements à :

Greffier
Comité permanent des communications et de la culture
Chambre des communes
Ottawa (Ontario)
K1A 0A6
(613) 996-1483

Jim Edwards, député, Président.

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

L'AVEZ-VOUS vu ? Depuis que j'ai aperçu sa photo dans le journal, je le cherche partout. Je parle, bien entendu, de Boris Balachov, ma nouvelle idole. Celui qui se balade à moitié nu dans les rues de Montréal avec comme seul vêtement un petit short affriolant porté comme la feuille de vigne d'Adam.

Économiste pour la délégation soviétique à l'Organisation de l'aviation civile internationale, champion de karaté, *jogger* invétéré, levant des poids deux fois par semaine comme d'autres lèvent des filles. Ce gars-là m'épate.

D'abord, il est plutôt joli garçon. Enfin, si vous aimez le genre sculpté au stiletto, taillé dans le *kryptonite* et nourri au B-52. Et puis il semble avoir un bon sens de l'humour.

« Espion du KGB ? Vous plaisantez », s'est-il esclaffé lorsqu'on lui a

posé la question. Mettez-vous à sa place. Il n'allait quand même pas nous livrer son numéro de code.

Espion ou pas, depuis que j'ai vu sa photo dans le journal, je rêve de le rencontrer. Je nous imagine courant à en perdre haleine, à sept heures du matin, lui en *short*, moi en habit de *skidoo*. La collision serait inévitable. Si, d'aventure, il cherchait à m'éviter, je ferais tout pour lui foncer dedans. Et vlan !

« Bonjour, Boris, depuis le temps que je vous cherche. Au fait, vous mangez quoi pour déjeuner ? »

Mais, comme la probabilité de le rencontrer sur ma route est aussi grande que celle de rencontrer un chameau sur la rue Sainte-Catherine, j'ai décidé de passer par les circuits officiels. J'ai appelé à la délégation soviétique de l'Organisation de l'aviation civile internationale.

À trois heures de l'après-midi, ils n'étaient toujours pas revenus de leur dîner. Une heure plus tard, une voix bourrue m'a répondu en criant qu'elle ne parlait pas français. Chinois peut-être, mais pas français. J'ai sorti mon anglais de circonstance.

« Pourquoi faire ? », m'a répondu la voix d'un camarade qui devait, à coup sûr, s'appeler Léonid.

« Pour lui parler, pardi ! — Il ne travaille pas chez nous », a tonné mon interlocuteur.

Devant ma déception accompagnée d'une chute vocale de plusieurs octaves, Léonid m'a immédiatement refilé un numéro de téléphone. C'était le numéro personnel de Boris, m'a-t-il assuré.

Un premier coup, un deuxième. « Nous regrettons, il n'y a pas de service à ce numéro », suivi de la voix virile de la téléphoniste. « Le numéro n'existe pas. » Nouvelle déception. Je rappelle à la délégation soviétique. Je leur raconte mon petit problème. Léonid trépigne au bout du fil.

« Comment ça, le numéro n'existe pas ? Impossible ! »

J'encaisse le coup sans protester. On a beau être à Montréal, on ne contredit pas un camarade, surtout lorsqu'il jure sur la tête de sa *babouchka* qu'il est sincère.

Le jogger venu du froid

Que faire ? J'appelle le journaliste de la *United Press*, celui qui a sorti l'histoire. Il me félicite d'avoir prononcé le dernier nom de Boris correctement. Balachov, sans le « n » supplémentaire que *La Presse* lui a collé par désinformation professionnelle. Pour ma récompense, le journaliste me refille le numéro de Boris à la délégation soviétique.

Je compose fébrilement le numéro fatidique. Je m'attends à tout. Mais je ne m'attends surtout pas à ce que le gars au bout du fil réponde : « Balachov ». Je sursaute. Est-ce possible ? Boris, lui-même en personne, me parle ! Je bégaie, je bafouille, je tourne autour du pot en faisant valoir mes origines slaves et mon nom digne d'un agent du KGB. Boris se radoucit.

Je gagne du temps en cherchant un terrain d'entente, neutre, il va de soi. J'ai un éclair de génie : le *jogging*. Je sens que Boris se réchauffe, qu'il est prêt à passer aux aveux. J'enrobe ma voix de velours et lui demande en susurrant :

« Entre nous, Boris, juste entre nous, comment faites-vous ? »

« Pas à pas, petit à petit, tout le monde peut le faire, même vous. Le corps humain n'a pas de limites.

Il suffit d'un peu de discipline, d'un peu de concentration.

« Oui, je veux bien, Boris, mais à moins 40, vous ne trouvez pas qu'on se les gèle ? »

« Mais pas du tout, répond Boris. À Moscou, le *jogging* est très populaire. C'est là que j'ai commencé, il y a 15 ans. J'ai beaucoup appris sur moi-même en faisant du *jogging*. J'ai appris mes limites. Le *jogging*, c'est un mode de vie plus rationnel et plus raisonnable. »

Rationnel, raisonnable, autant de mots sérieux qui me font déchanter. Quoi, mon bel espion ne serait qu'un fanatique de conditionnement physique, bureaucrate de la machine humaine ? Je pousse l'interrogatoire :

« Vous *joggez*, à quelle heure ? — Tout dépend, si je me réveille ou pas. »

Tiens, tiens ! la machine à muscles ferait-elle parfois la grasse matinée ? Je l'imagine déjà endormi comme un ange dans des draps de soie, lorsqu'il interromp ma rêverie pour m'expliquer qu'il n'utilise jamais de réveille-matin.

Boris se réveille tous les matins par la seule force de son horloge in-

terne. Me voilà parfaitement découragée. Moi qui m'ingéniais... Je poursuis quand même :

« Dites-moi, Boris, entre deux sessions de *jogging*, que faites-vous à Montréal ? Les échecs, peut-être ? »

« Niet. — Le *night-life*, alors ? Montréal n'est-il pas le gai Paris de l'Amérique ? »

Boris ne réagit pas, sinon par un sourire adressé à l'impérialiste décadente et désœuvrée que je suis.

« Non, je ne fréquente pas les bars, je n'ai pas le temps, je travaille beaucoup et puis ce n'est pas mon genre, je préfère le conditionnement physique, c'est plus sain.

« Ah oui, je vois. Bon bien, Boris, je suis enchantée de vous avoir parlé. Au plaisir de vous revoir. »

Il hésite un instant, se racle la gorge :

« Écoutez, cette histoire d'espion... c'est vraiment injuste. Êtes-vous obligée d'en parler ? »

Je le rassure immédiatement. Je n'en parlerai pas. Il raccroche, rassuré. Si seulement il savait que je préfère les espions aux *joggers*.

La peinture dans tous ses états

EXPOSITIONS

GILLES DAIGNEAULT

EN CETTE fin de février, l'activité dans les galeries est d'une qualité époustouflante, et le chroniqueur aurait besoin de beaucoup plus d'espace pour en rendre compte adéquatement. En effet, cette semaine et la semaine prochaine, plusieurs expositions mériteraient amplement d'occuper toutes (!) les colonnes imparties aux arts visuels.

Par exemple, chez Graff (963, rue Rachel est), un magnifique accrochage de quatre toiles et trois dessins de Sheila Butler, une artiste d'origine américaine qui vit à Winnipeg, réussit à donner une très bonne idée de cette écriture figurative très personnelle qui dégage à la fois le sentiment d'une improvisation virtuose et d'une extrême circonspection.

Les nouvelles images de Butler, qui puisent à un répertoire relativement restreint de motifs, s'intéressent davantage au fonctionnement de la pensée elle-même qu'à toute forme de narrativité qui en découle. Elles montrent comment l'esprit s'occupe *simultanément* du passé, du présent et du futur, et que les choses les plus claires et les mieux définies ne sont pas nécessairement les plus présentes physiquement.

Tantôt, elles ménagent de grandes zones de silence entre des îlots d'activité intense (comme pour laisser au spectateur le temps de s'y retrouver et de retenir certains types de relations parmi toutes celles qui sont proposées); tantôt, elles superposent des personnages dans des attitudes ou à des échelles différentes (comme pour signaler le passage du temps sur toutes ces histoires); tantôt, elles reportent à la périphérie des éléments dont l'importance est pourtant évidente (comme pour indiquer divers niveaux de conscience), etc.

Et il faut ajouter que, s'il n'existe pas de point de vue privilégié pour pénétrer complètement les histoires de Butler, il n'y en a pas non plus pour en percevoir les images : celles-ci changent considérablement selon qu'on les regarde de près ou de loin, les deux postures étant également valables et incomplètes. Une autre façon de dire que l'univers suggéré par l'artiste est inépuisable, qu'il nous séduit et nous trouble tout

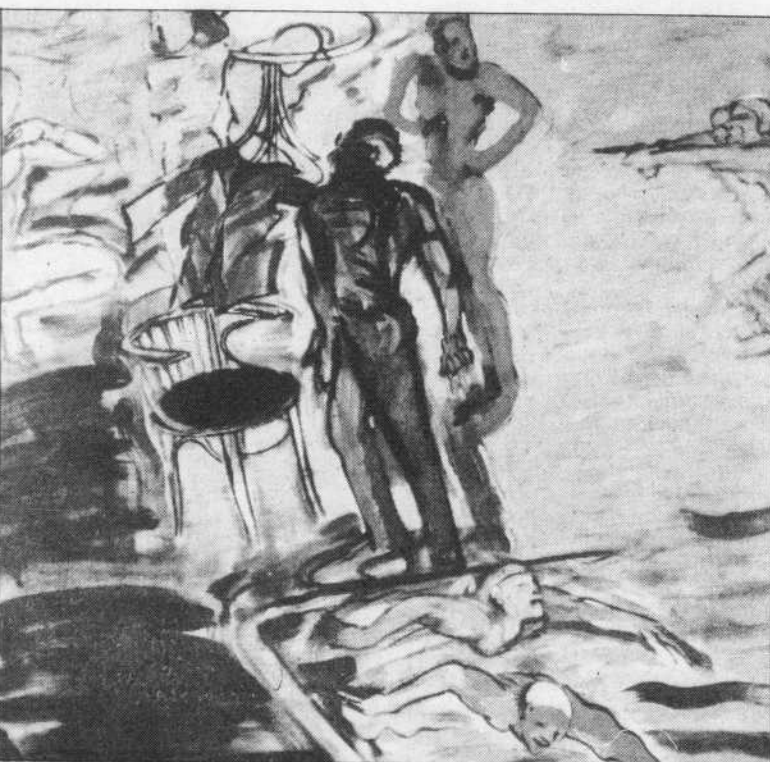
à la fois comme une question trop bien posée...

Dans la petite salle, les peintures-objets de Laurent Pilon qui sont réunies sous le titre de « Creux médiéval » sont toujours aussi polysémiques, mais elles n'ont plus le formidable pouvoir de séduction des artefacts de résine qui formaient l'exposition « Segment d'origine », il y a trois ans. Comme si cet artiste exigeant (autant pour lui-même que pour ses spectateurs) s'était plutôt intéressé à l'espace entre les objets, qui seraient figurés ici en négatif, pour le dynamiser, le doter d'une forte présence physique qui lui permettra, à son tour, d'engendrer toutes sortes de figures évoquant le Moyen Âge.

On sera donc plus sensible, cette fois, aux structures mises en place par Pilon qui plongent des racines chez Marcel Duchamp et dans l'ordinateur, et qui conditionnent le mode de fonctionnement et d'expansion de cette écriture parfois touffue mais toujours d'une densité impressionnante. (Jusqu'au 10 mars.)

À la Galerie 13 (3772, rue Saint-Denis), Francine Simonin revient en force et en souplesse — c'est-à-dire égale à elle-même — avec une nouvelle série d'œuvres qui tournent autour de la chaise, un motif aussi incongru que la guitare de Picasso et qui permet à l'artiste de parler sur un ton plus détendu des modes de structuration et d'animation de la surface par des signes noirs ou des taches de couleur.

Autour d'une grande toile rouge, très chargée de couleur et de ma-



Sheila Butler : *Poolside in Back of the Real* (1985).

tière, qui apparaît comme l'aboutissement (provisoire) de la série, des œuvres sur papier racontent comment les visions de Simonin s'ébauchent dans des croquis extrêmement dépouillés et ouverts, où domine la volonté d'organisation de l'espace, avant de donner lieu progressivement à des compositions exubéran-

tes où la couleur s'enroule autour du dessin, tantôt l'annihilant et tantôt décuplant son pouvoir.

Dans tous les cas, la frontière est poreuse entre les personnages et les chaises, le sens de l'image naissant

GALERIE DANIEL
2159 rue Mackay, Montréal (514) 844-4434
1442 ouest, rue Sherbrooke (1er étage)

Sculpture 87
jusqu'au 28 février

Nous remercions le ministère des affaires culturelles du Québec pour sa participation.

galerie
frédéric
palardy

Maintenant à Montréal

exposition

ARTISTES DE

LA GALERIE

œuvres récentes

jusqu'au 28 février

307 rue St-Catherine, ouest

suite 505

tél.: 844-4464

Du mar. au ven. de 11h à 18h. Sam. de 11h à 17h.

souvent de leur déconstruction réciproque, et ces ingénieuses « natures mortes » indiquent probablement un virage important dans cette oeuvre qui a longuement interrogé les représentations du corps féminin; encore que la structure de la grande toile rouge ne soit pas sans évoquer celle de la fameuse série des « Vénus » de 1984. Quoi qu'il en soit, le travail de Simonin est indéniablement costaud. (Jusqu'au 8 mars.)

Chez Michel Tétrault (4260, rue Saint-Denis), Sylvie Guimont et Michel Saulnier partagent un même goût pour un certain enjouement propre à l'art populaire, une même propension à bricoler les supports de leurs interventions, et une même culture picturale qui les garde à distance aussi bien de l'art naïf que de l'art « savant », stupéfiement inféodé à une seule esthétique. Cela dit, les deux peintres sont aussi différents l'un de l'autre que possible, et leur juxtaposition dans un même espace

suffirait à indiquer — si besoin était encore — l'ampleur et la générosité du concept même de « peinture ».

Vues en reproduction, les toiles de la première font plus qu'évoquer les moments les plus heureux de l'abstraction lyrique européenne ou de l'expressionnisme abstrait américain mais, *en personne*, elles résonnent sur les mille et une façons qu'il y a de jongler avec les éléments de ce vocabulaire suranné pour le plier à ses besoins et à ses exigences. Suite à une phase de libération presque trop didactique, la peinture de Sylvie Guimont parle aujourd'hui en son propre nom.

Quant au travail de Michel Saulnier, il cache une stratégie plus complexe sous des dehors bon enfant. Intitulées ironiquement *Polyptyque*, *Marine* ou *Paysage*, ses ingénieuses constructions de bois miment les moyens de la peinture bidimensionnelle, ou plutôt en interrogent les prétentions à représenter le monde tel qu'il est. Objectivement,

IMPORTANT VENTE AUX ENCHÈRES D'OEUVRES D'ART, D'ANTIQUITÉS ET D'OBJETS DE COLLECTION EN DEUX SESSIONS MARS 1987

Exposition préliminaire:

Vendredi, 27 février de 10h00 à 22h00

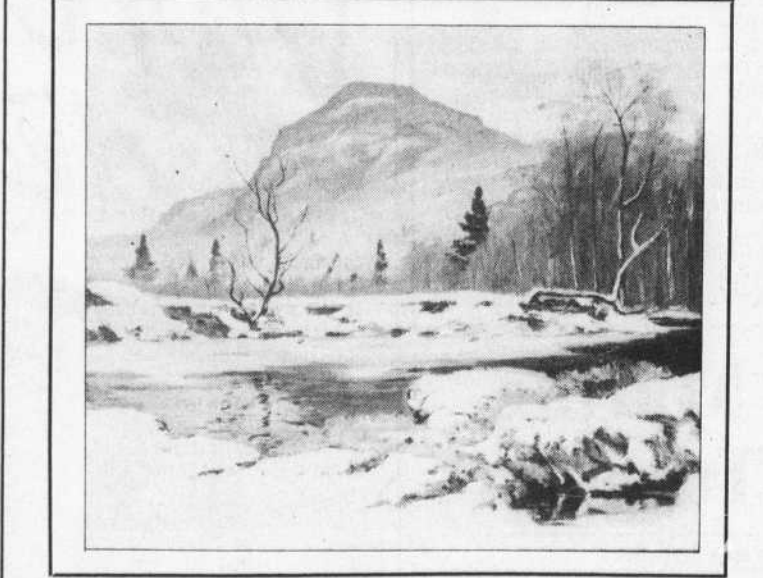
Samedi 28 février de 10h00 à 18h00

Dimanche 1er mars de 10h00 à 18h00

Vente:

Mardi 3 mars à 19h30 précises: Art canadien et européen.

Mercredi 4 mars à 19h30 précises: mobilier, antiquités et objets de collection.



Robert W. Pilot R.C.A. huile 19" x 24"

Vente mardi 3 mars à 19h30 précises:

Art canadien et européen par:

L. Ayotte, T.H. Beament, F.M. Bell-Smith, S. Borenstein, L.H. Bouchard, C. Bouter, J.A. Browne, B. Buffet, A.J. Casson, G. Chagnaud, F.S. Coburn, J.P. Cockburn, S.M. Cosgrove, W.N. Cresswell, M.G. Cullen, F. Day, C.E. De Belle, B. De Hogg, A. Des Claves, B. DesClaves, D. Édzard, S. Eisendieck, M.A. Fortin, A. Franck, W.F. Friend, T.H. Garside, A.T. Haddon, J.A. Hammond, J.H. Henshall, F.W. Hutchison, F. Iacurto, R. Jack, A.Y. Jackson, O. Leduc, J. Little, J. Lyman, T.M. Martin, A.L. Masson, A. Mauve, J. Miro, N. Morrisseau, L.G. Pelouse, E. Petit, R. Pilot, W. Raphaël, R. Richard, W.G. Roberts, A. Rouseau, J. Scherwitz, A. Sherriff-Scott, D. Sherrin, H. Simpkins, C. Stoiloff, P.H. Surrey, M.A. Suzor-Côté, R.C. Todd, T. Tomalty, C. Venard, F.A. Verner, J. Wagner, et de nombreux autres.

Vente mercredi 4 mars à 19h30 précises:

Session générale comprenant de bons meubles d'époque George III, une table de salle à manger et une table à écrire d'époque Louis XVI, un mobilier complet de style Boule d'époque Napoléon III, des meubles Coréens du 19e siècle; de nombreux lots d'argenterie incluant une collection de pièces de Petersen, de la porcelaine, des objets d'Extrême-Orient incluant une importante collection de poteries de Satsuma du 19e siècle, du cristal, une petite collection d'Art Africain primitif, des bronzes, des horloges, des pièces Art Nouveau en verre dont quatre vases de Gallé, des candélabres, des bijoux de succession, des objets de collection et bien d'autres choses.

Les Encans
Pinney's
Auctions
5627 Ferrier
Ville Mont-Royal, Québec
H4P 2M4
731-4312

David Kelsey et Olivier Leroy, encanteurs.

ARTS PAYS DE L'ÂME
PAR
DAVID JOHNSON
jusqu'au 28 février
Galerie MONTAGUE I
2195 Bishop - 843-3346

RAY MONDE
«Performance(s)»
jusqu'au 27 février
14h à 20h
en soirée du 27 février
dérochage
Galerie École LE PAC
10 Ontario Ouest, suite 800
284-0893

Galerie 2043
En collaboration avec
LA LIBRAIRIE
PHOTOGRAMME
vous invite au vernissage
des oeuvres des photographes
SYLVAIN CAMPEAU
JEAN LAUZON
le mardi 24 février à 17h
au 3875 St-Denis
TÉL.: 844-0783
jusqu'au 20 mars 1987
2043, rue Saint-Denis, Montréal
843-8752
Du mardi au samedi, de 12h à 17h

Les Encadrements
Marcel Pelletier
LOUIS PELLETIER
Dessins, estampes
Du 18 février au 29 mars
ATELIER-GALERIE
4012 rue Doriel (coin Duluth)
Montréal, H2W 2L2
Tél.: 282-9993

GALERIE
Graff
ART CONTEMPORAIN
SHEILA BUTLER
LAURENT PILON
jusqu'au 10 mars 1987
963 est Rachel, Montréal
526-2616
Du mardi au samedi, de 12h à 18h

MILTON AVERY
œuvres importantes
jusqu'au 26 février
WADDINGTON & GORCE INC.
1504 rue Sherbrooke Ouest
934-0413 — 933-3653
fermé le dimanche et lundi

GALERIE D'ART CONCORDIA
Tableaux canadiens de
MILTON AVERY:
du 5 février au 11 mars 1987
Heures d'ouverture: lundi - vendredi 10h-20h
samedi 10h-17h
Université Concordia
1455 ouest, boul. de Maisonneuve
Montréal Métro Guy
Tél.: (514) 848-4750
Diffusé par l'Agnes Etherington Art Centre,
Queen's University, Kingston (Ontario)
Subventionné par le Conseil des Arts de l'Ontario, le
Conseil des Arts du Canada et Morgan Stanley Canada Limited

OEUVRES CHOISIES
CARR
COBURN
COSGROVE
FITZGERALD
JACKSON
HUGHES
LYMAN
MORRICE
MOWER-MARTIN
PILOT
RIOPELLE
ROBERTS
SCHLEH
WALKER
ET AUTRES
Mar-Ven. 9 à 17:30 Sam. 9 à 17. Fermé Lun. et Dim.
GALERIE DOMINION
La plus grande choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchande d'art au Canada
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833